

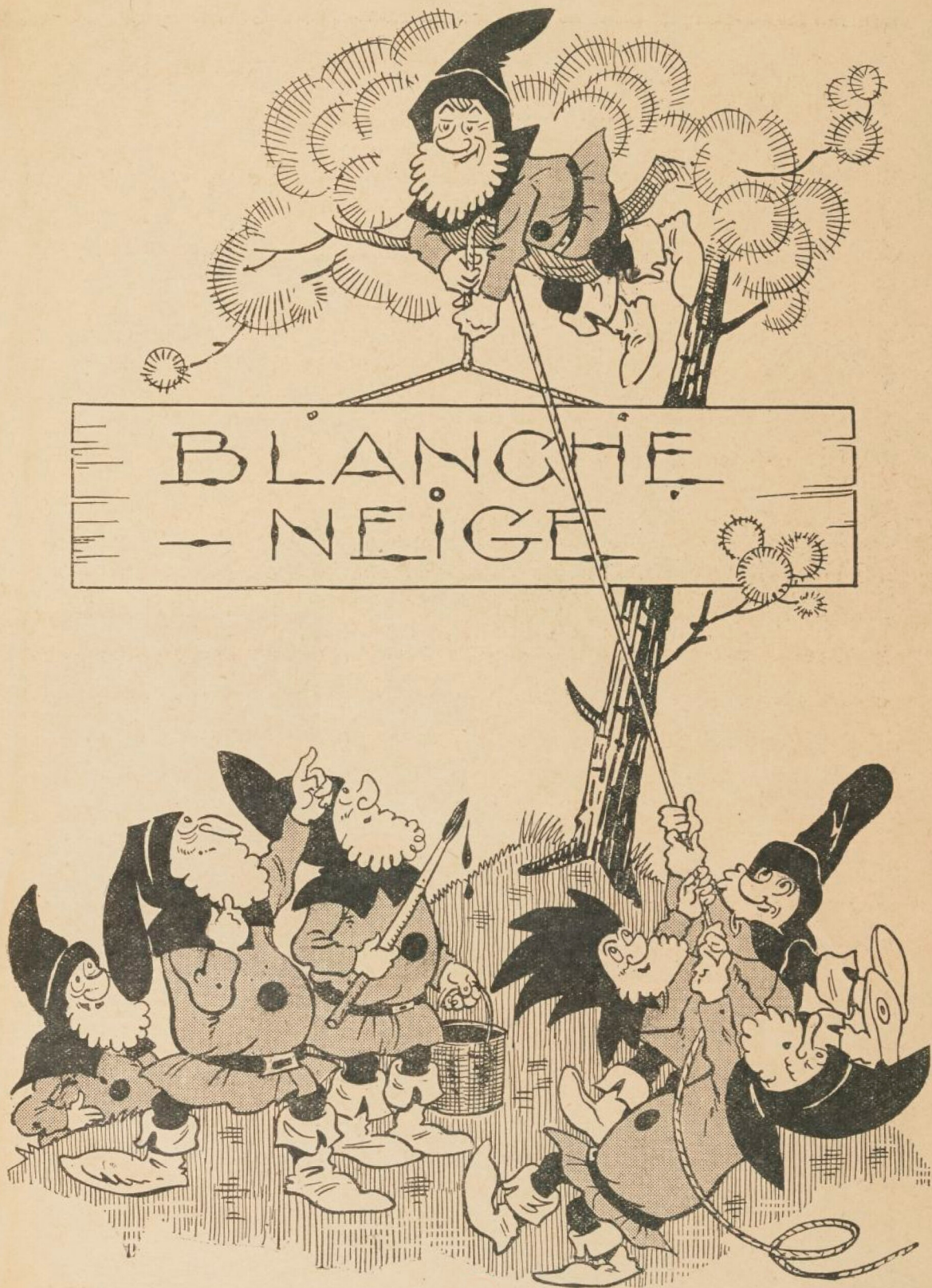
BLANCHE-NEIGE



(d'après le conte
des
FRÈRES GRIMM)

Adapté et imagé
par

THOMEN



SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS-10^e.

BLANCHE-NEIGE

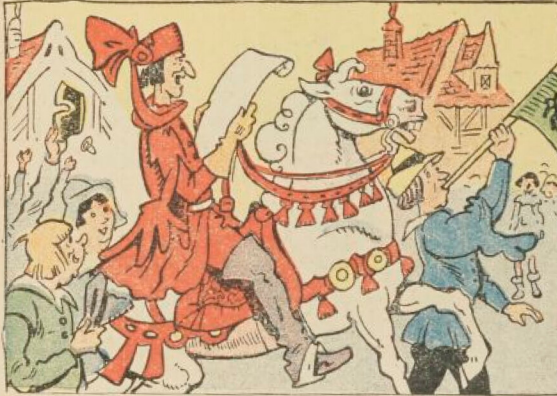


C'était en hiver et la neige tombait. Une reine était assise près de sa fenêtre dont l'encadrement était en ébène et brodait. Soudain, elle se



piqua avec son aiguille et trois gouttes de sang tombèrent dans la neige. La reine se dit : « Quel joli effet ! Je voudrais un enfant, blanc comme la

neige, rouge comme le sang et noir comme le bois de ce chambranle. » Et elle eut, peu de temps après, une petite fille qui était telle qu'elle l'avait



désirée, et qui fut appelée Blanche-Neige. Quelle joie pour le roi lorsqu'il vit cette enfant blanche comme la neige, rouge comme le sang et dont les cheveux étaient noirs comme de



l'ébène ! Des hérauts furent chargés d'annoncer la bonne nouvelle à tous les carrefours de la capitale. Par leur voix, le souverain enjoignait à son peuple de fêter cet heureux événe-

ment par des réjouissances. Aussitôt s'organisèrent des bals publics où tout le monde dansa, but et mangea aux frais de la cassette royale. Le roi voulut que la naissance de Blanche-



Neige fût connue sans retard jusqu'au fin fond des campagnes les plus reculées. Des messagers, par lui envoyés, l'annoncèrent dans les bourgades, les villages et les plus humbles hameaux.



L'un d'eux même fut dépêché dans la montagne où sont les sept nains qui creusent les mines. Au son de la trompe les sept nains comprirent qu'un fait important s'était produit. Ils aban-



donnèrent aussitôt le travail et sortirent de terre comme rats d'un fromage de Hollande.



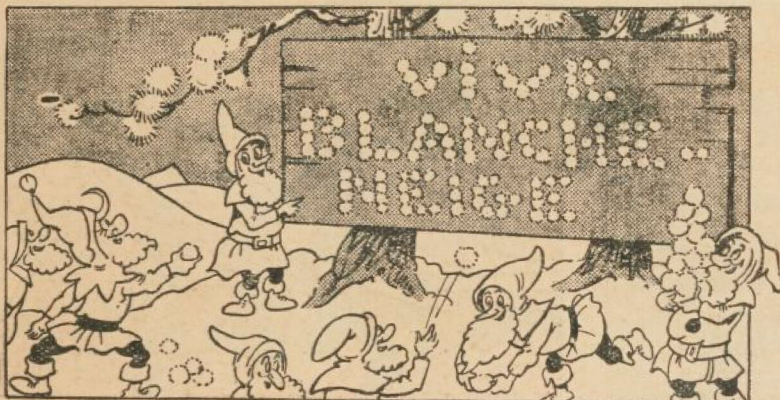
Et voilà les sept nains assis bien sagement sur le blanc tapis dont leur montagne est couverte pendant de longs mois. Ils écoutent attentivement le héraut royal. Il leur apprend qu'une



petite princesse appelée Blanche-Neige vient de naître; qu'elle est blanche comme la neige, rouge comme le sang et qu'elle a des cheveux noirs comme l'ébène. Et ils se réjouissent



dans leur cœur de cet heureux événement. « C'est tout ce que nous pouvons faire pour fêter cette naissance, dit le nain Baladin, car il ne saurait être question pour nous de bals et de



festins. » Après avoir réfléchi une minute, il ajouta : « Au fait, mes amis, pour fêter Blanche-Neige, n'avons-nous pas la neige ? » Et, en ramassant une poignée, il en fit une belle boule,

bien ronde et tout étincelante de givre. Aussitôt, les six autres nains firent comme il avait fait. Quand ils eurent assez de boules pour ce qu'ils avaient dessein de faire, les joyeux petits



bonshommes les lancèrent si adroitement contre un panneau de bois, qu'elles y inscrivirent une phrase à la louange de la petite princesse. Cependant, le palais royal était plongé

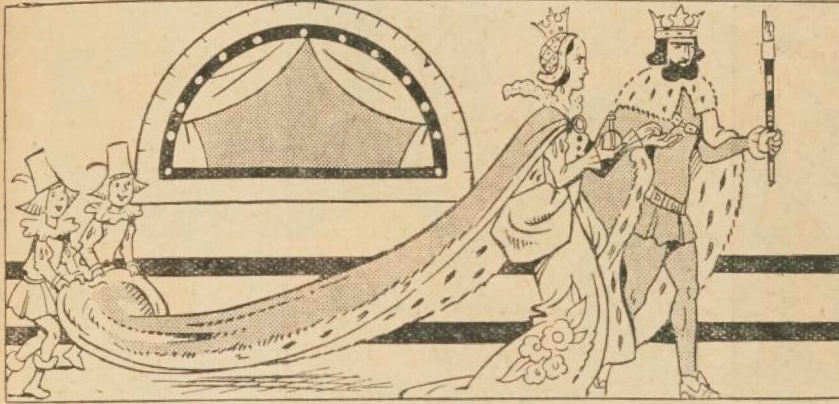


dans l'affliction. Quelques heures à peine après la naissance de sa fille, la reine venait de mourir. Les hérauts, en habits de deuil, l'annoncèrent au peuple. Sur-le-champ, les réjouissances

cessèrent, les violons se turent, les feux de joie s'éteignirent. Et là-haut, dans la montagne où ils creusent des mines, les sept nains virent apparaître l'Oiseau de Malheur. A sa vue, ils



comprirent qu'un événement douloureux s'était produit, rendant Blanche-Neige orpheline de mère, dès sa naissance.



Un an après la mort de la reine, au jour qui était aussi le jour anniversaire de la naissance de Blanche-Neige, le roi se maria. Il épousait la fille d'un puissant prince voisin. Pour les noces, il y eut de grandes réjouis-

sances. Tout le peuple y prit part. Seuls, les sept nains restèrent tranquillement dans leur montagne. Mais ils employèrent les loisirs de ces jours fériés à la confection d'un collier qu'ils voulaient offrir à leur nouvelle sou-

veraine. C'était un bien modeste présent pour une si grande dame. Le nain Bijou, celui qui était aussi orfèvre à ses moments perdus, s'en excusa auprès de la reine : « Il est fait, dit-il, de quelques grains du charbon que



nous extrayons de nos mines. C'est assez dire qu'il n'a pas une grande valeur. Cependant, nous prions Votre Majesté de l'accepter et de le porter quelquefois à son cou. » La reine rit

au nez du pauvre Bijou. Elle lui jeta le collier dérisoire à la tête et commanda que l'on mit sur-le-champ ces petits bonshommes grotesques à la porte. Les

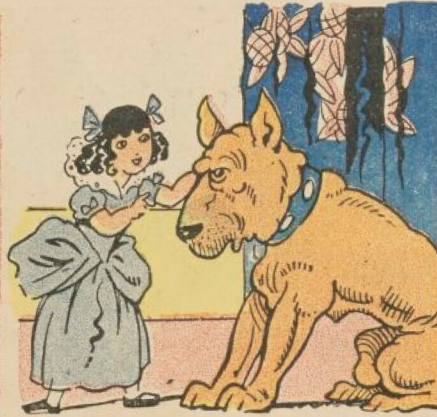
pauvres nains s'empressèrent de regagner leur montagne en se disant : « Infortunée Blanche-Neige ! Neus te plaignons d'avoir une pareille marâtre ! » La seconde femme du roi était très belle, mais elle était fière et

hautaine, et ne pouvait souffrir qu'on la dépassât en beauté. Elle avait un miroir magique. Quand elle s'y regardait et lui demandait : « Miroir, petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ? » Le miroir répondait :

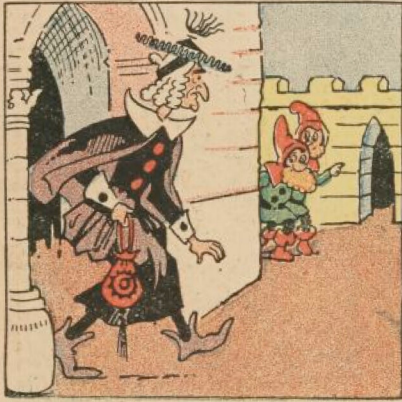
« Madame la reine, c'est vous qui êtes la plus belle. » Et elle était heureuse, car elle savait que son miroir disait la vérité. Quand Blanche-Neige eut quatre ans, on l'arracha à sa nourrice pour la confier à une gouvernante.



Dame Praline, la gouvernante de Blanche-Neige, était sévère et revêche. Ah ! combien la petite princesse regrettait sa bonne nourrice, si indul-



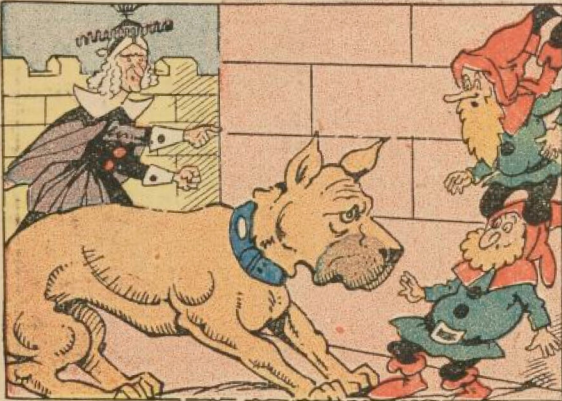
gente, qui lui racontait de si jolies histoires ! Surtout, celle où il était question des sept nains qui creusent les mines dans la montagne. Blanche-



Neige la contait à son tour à Mâchefer, le bon chien géant. Un jour, les sept nains dirent : « Nous aimons Blanche-Neige sans la connaître, nous l'aimerons davantage encore quand nous



l'aurons vue. » Ils entrèrent dans l'enceinte du château royal et guettèrent le moment où dame Praline sortirait. Quand ce moment fut venu, les sept nains tinrent conseil : « C'est très



simple, dit Bouquetin, le savant. Nous allons faire la pyramide, comme font les acrobates des cirques. Celui qui sera tout en haut regardera par la fenêtre. Quand il aura bien contemplé notre petite amie, il cédera la place à un autre et ainsi de suite ! » Hélas !

arrivé le premier au faite de la pyramide, Baladin trouva la fenêtre fermée. Et, tout à coup, un aboiement féroce se fit entendre. C'était le chien Mâchefer que dame Praline était allée chercher pour mettre en pièces les ouvres nains. Mais Mâchefer avait

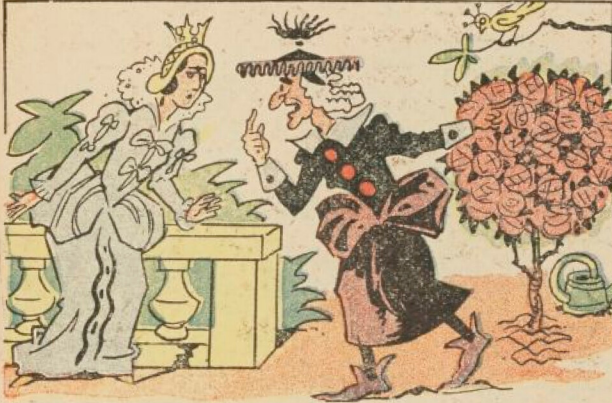
reconnu ceux-ci, grâce aux récits de Blanche-Neige. Au lieu de les mordre, il les prit sur son dos et les emporta ainsi, sans leur faire le moindre mal, jusque dans leur montagne, où ils arrivèrent sans avoir pu apercevoir la petite princesse.



A sept ans, Blanche-Neige était belle comme le jour et plus belle même que la reine. C'était, du moins, l'avis de certains seigneurs dont la souve-

raine surprit une conversation, qui lui mit la rage au cœur. La fillette n'était choyée par personne. Elle reporta toute son affection sur les

fleurs du jardin royal. Celles-ci la lui rendirent bien. Arrosé par elle, un rosier stérile se couvrit aussitôt de fleurs. Et ce ne fut plus qu'une boule



odorante où les roses étaient plus nombreuses que les feuilles. Dame Praline alla conter cette floraison miraculeuse à la reine, dont elle était l'âme damnée. « Pour moi, il y a de la magie

la-dessous ! n'invia la gouvernante. — Retournez au jardin et arrachez ce rosier enchanté, répondit la reine. Et, quand il sera à terre, vous piétinez les roses jusqu'à ce que tous les

pétales soient érasés ! » La méchant dame Praline détestait Blanche-Neige, pourtant si docile, parce qu'elle était charmante et douce. Elle s'empressa de déterrer le rosier. Il faut croire que



cet arbuste était véritablement enchanté, car il se produisit à ce moment une chose étrange : chaque tige se changea en un serpent dont la queue se terminait par une rose. Et tous ces

serpents se précipitèrent sur dame Praline qu'ils mordirent cruellement. Mais, tout venimeux qu'ils fussent, ils l'étaient moins qu'elle et elle en fut à peine incommodée. Du re te, la

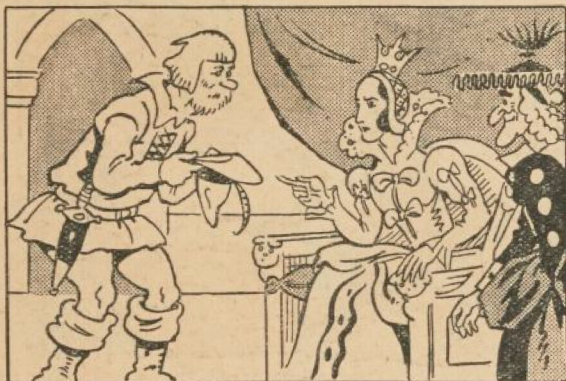
reine la vengea sur l'heure en enfermant Blanche-Neige dans sa chambre pour un long temps.



Un jour que la reine demandait à son miroir : « Miroir, petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ? » le miroir répondit : « Madame,

vous êtes la plus belle ici, mais Blanche-Neige est mille fois plus belle que vous ! » La reine devint verte de jalousie. Dame Praline lui dit : « Je

connais le moyen de vous débarrasser de Blanche-Neige. » La gouvernante alla trouver un chasseur qu'elle savait bon à toutes les besognes. Elle lui



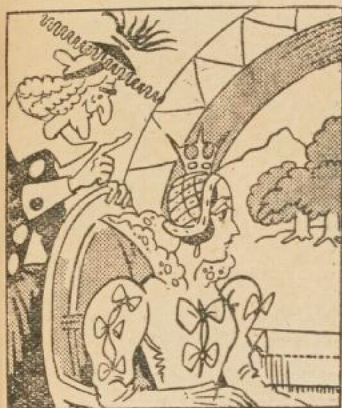
promit une bourse pleine d'or s'il voulait faire ce que lui commanderait la reine. La reine dit au chasseur : « Emmenez-moi cette enfant dans la forêt, je ne veux plus la voir devant mes yeux. Vous la tuez et me rapportez son cœur pour preuve que mes ordres ont été exécutés ». Le



chasseur obéit et emmena l'enfant. Parce qu'il était pauvre cet homme avait accepté cette terrible mission. Mais, au moment de l'accomplir, le cœur lui manquait. Blanche-Neige

était si belle et si douce, elle paraissait si heureuse de vivre que le chasseur hésitait à trancher le fil de si beaux jours. Et pourtant Blanche-Neige était en péril dans la forêt. L'Oiseau de

Malheur se chargea d'en avertir les sept nains qui creusaient des mines dans la montagne. A sa vue, les petits bonshommes ne cachèrent pas leur contrariété.



Cependant, la reine n'était pas assez endurcie dans le crime pour ne pas éprouver des remords de sa vilaine action. La perfide Praline lui dit de ne pas se mettre en souci pour si peu de

chose. Elle arriva même à la convaincre de la nécessité de cet acte odieux. L'Oiseau de Malheur se chargea derechef d'en prévenir les sept nains qui creusaient les mines dans

la montagne. Mal lui en prit. Avant qu'il eût le temps d'ouvrir le bec pour parler, les nains se mirent à le lapider à coups de silex tranchants. Chaque nain lança le sien, chaque silex arra-



cha une plume à l'Oiseau de Malheur, chaque plume se changea aussitôt en un nouvel oiseau. Et les petits bonshommes, malgré leur grand désir de vivre sans soucis, durent apprendre cet événement douloureux: Blanche-Neige était en péril dans la forêt! A cette annonce, les sept nains ne



songèrent plus à leur tranquillité. Blanche-Neige était en danger, Blanche-Neige qu'ils n'avaient jamais vue, mais qu'ils aimaient sans la connaître! « Volons à son secours! » s'écrièrent-ils

en chœur. Brandissant leur pic de mineur, ils descendirent de leur montagne et coururent vers la forêt où se préparait un drame. Car l'heure était venue pour le chasseur d'obéir

à l'ordre de la reine. Quand la pauvre Blanche-Neige vit cet homme sortir son couteau de chasse, elle laissa tomber les fleurs qu'elle venait de cueillir et poussa un grand cri.



Au moment où le chasseur tira son couteau pour lui percer le cœur, l'enfant commença à pleurer et dit : « O cher chasseur, ne me tuez pas, je resterai dans la forêt et ne ren-



trai jamais à la maison. » Elle était si belle que l'homme eut pitié d'elle et dit : « Soit, ma pauvre enfant ! Les bêtes féroces ne tarderont pas à te dévorer », pensa-t-il, et pourtant



il se sentait soulagé d'un grand poids. A ce moment, un chevreuil bondit près de lui. Il le tua et se sauva en emportant la bête sur ses épaules. Le chasseur était bien aise d'avoir



laissé la vie à Blanche-Neige. Pour faire croire qu'il avait bien rempli sa mission, il prit le cœur du chevreuil, le mit dans la cassette que



dame Praline lui avait donnée pour cet usage, et le présenta à la reine pour être celui de Blanche-Neige. L'affreuse marâtre chargea dame



Praline, son âme damnée, de donner ce cœur à Mâchefer. Le bon chien géant ne se fit aucun scrupule de le manger, car son sûr instinct lui fit découvrir que ce n'était pas celui de

sa petite maîtresse, mais bien celui d'un chevreuil, gibier dont il était friand. Puis, prenant le chasseur sur son dos, il l'emporta hors du royaume où il n'eût pas été en sûreté,

pour peu que la reine découvrit la supercherie. Demeurée seule dans la forêt, à la nuit tombante, la pauvre Blanche-Neige eut peur et se demanda ce qu'elle allait devenir.





Blanche-Neige était à présent toute seule dans la forêt où elle allait vivre désormais. La nuit tombait et, sous la voûte obscure du feuillage, les arbres prenaient un aspect menaçant.

Ils tendaient leurs basses branches vers la fillette, comme s'ils voulaient l'empoigner. Blanche-Neige frissonna d'effroi. Elle se mit à courir et les cailloux pointus et les épines bles-

sèrent ses petits pieds. Tout à coup, Fin-Matois, le renard, sortit d'un fourré : « Suis-moi, dit-il à l'enfant. Je vais te conduire dans un lieu où tu seras bien tranquille pour passer



la nuit. » Blanche-Neige sans méfiance suivit ce renard qui paraissait si complaisant. Un petit quart d'heure de marche les mena dans une clairière. La fillette vit de suite que le

maitre fourbe l'avait trompée et qu'il ne pouvait être pour elle de tranquillité en un lieu où s'étaient donné rendez-vous toutes les bêtes sauvages de la forêt. Il y avait là : le loup, le

sanglier, l'ours, le cerf, le blaireau. Etaient également présents quelques animaux de moindre importance, parmi lesquels on remarquait : l'écureuil, Casse-Noisette et le couple



de lapins Jeannot et Jeannette. Cependant, les bêtes sauvages ne firent aucun mal à Blanche-Neige. Seul, l'ours se permit de poser la patte sur elle pour jouer : « Voulez-

vous bien laisser cette enfant tranquille ! » s'écria la chouette. L'oiseau nocturne était très écouté parce qu'il représentait la sagesse. L'ours lâcha prise et les bêtes sauvages s'éloigné-

rent. Mais, pour plus de sûreté, la chouette transporta la fillette tout en haut d'un arbre et l'installa dans un nid abandonné, hors de portée de qui voudrait l'atteindre.



« Dors, à présent, ma mignonne, fit la chouette. Moi qui repose tout le jour, je te veillerai cette nuit. » Blanche-Neige la remercia et, la voyant si complaisante, elle se permit



de lui dire : « C'est que... j'ai l'habitude de dormir avec une veilleuse... — Qu'à cela ne tienne », répondit la chouette. Et elle revint, presque aussitôt, avec un magnifique ver

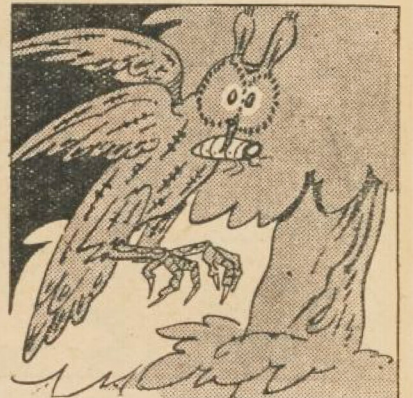
luisant. Cet insecte répandait une si vive lueur que les sept nains qui étaient à la recherche de Blanche-Neige la virent, bien qu'ils fussent à dix kilomètres de là. Le nid était



douillet, Blanche-Neige s'y pelotonna. Mais le souvenir des terribles émotions de la journée faisait fuir le sommeil qu'elle appelait en vain.



« Quelle heure est-il ? » demanda-t-elle soudain. Aussitôt, le coucou se mit à chanter douze fois. « Minuit ! » soupira Blanche-Neige. Et elle s'en-



dormit. La chouette, bonne ménagère, éteignit la veilleuse. Entendez par là qu'elle... croqua le ver luisant. Blanche-Neige ne s'aperçut pas de la disparition de la lumière, puisqu'elle était partie pour le royaume des

songes. Il n'en était pas de même pour les sept nains. En s'éteignant, la clarté qui leur servait de phare et de guide pour retrouver Blanche-Neige les laissait dans les ténèbres. Tristement, ils firent demi-tour et



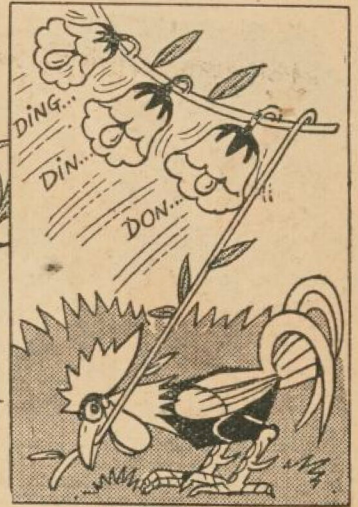
regagnèrent leur montagne. Au matin, la fillette se réveilla fraîche et dispose. Mais comment descendre de son nid si haut perché ? Le cerf Cours-Vite l'aïda de ses bois et elle tomba à califourchon sur son échine.



Le cerf qui avait aidé Blanche-Neige à descendre du nid où elle avait passé la nuit lui fit faire une promenade délicieuse en forêt. Tout y dormait encore. Pourtant, les



fleurs ne tardèrent pas à entr'ouvrir leurs corolles et à répandre leurs parfums délicieux. Trompée par l'éclat de sa parure, Blanche-Neige prit pour une de ces fleurs un vieux coq



peu matinal. Pris en flagrant délit de paresse, l'oiseau réveille-matin s'empressa de sonner les clochettes. A ce bruit familier, pourtant bien léger, la gent animale logée dans le



bois s'éveilla. Ce furent, d'abord, les abeilles diligentes, soucieuses d'aller au plus tôt récolter, dans le calice des fleurs, de quoi faire leur miel. De ce miel délectable, la reine du

rucher vint en personne en offrir une pleine coupe à la fille du roi. Puis, les gros animaux sortirent des terriers où ils avaient dormi. Ceux qui avaient fait de beaux rêves



étaient d'humeur guillerette. Ceux qui, comme l'ours et le sanglier, avaient été visités par le cauchemar, montraient une physionomie plus renfrognée encore que d'habitude. Blanche-Neige en prit peur. Le cerf

vint de nouveau à son aide. Rapide comme le vent, il l'emporta loin de là. Quand ils furent à l'orée de la forêt, l'animal dit à Blanche-Neige : « Continue seule ton chemin, car je ne saurais, sans danger, sortir de

cette futaie, et toi, ton salut est dans la montagne que tu vois là-bas. » La fillette remercia le bon cerf et prit congé de lui.



Quelle tâche ardue pour Blanche-Neige que de gravir cette montagne ! Les cailloux pointus blessaient ses petits pieds habitués aux tapis épais



des appartements royaux. A un moment, deux énormes rochers se mirent debout pour lui barrer le chemin. Leur aspect hostile terrifia



la fillette. Elle s'empressa de faire demi-tour. Une deuxième route s'offrait à elle. Mais elle se terminait devant un précipice infranchissable. Blanche-Neige s'assit, découragée.

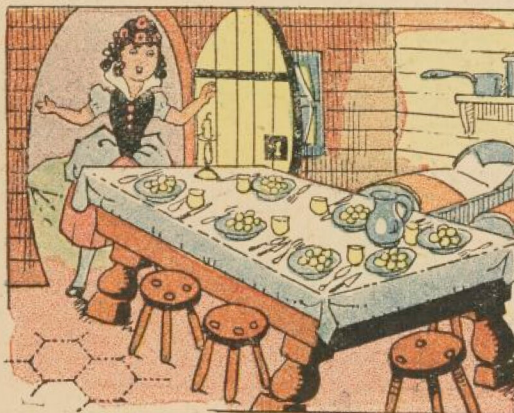
Etait-ce là le salut promis par le cerf ? N'allait-elle pas, plutôt, périr là, de froid et d'inanition ? Un aigle et un vautour, hôtes de ces cimes, la tirèrent d'embarras, grâce à la



bonne idée qu'elle avait eue de se munir d'un gros bâton. Quand elle fut de l'autre côté de la crevasse, elle eut la joie d'apercevoir une petite maison que dorait le soleil



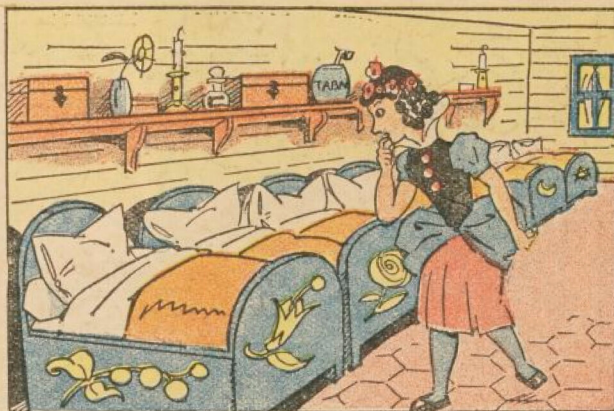
couchant. Blanche-Neige frappa à la porte. N'obtenant pas de réponse, elle entra. Tout était minuscule dans cette maisonnette. Elle vit une table recouverte d'une belle nappe sur



laquelle il y avait sept petites assiettes, et à côté de chaque assiette une petite cuiller, un couteau, une fourchette et un gobelet. La fillette avait faim et soif, car elle avait



marché toute la journée. Malgré sa répugnance à commettre un larcin, la convoitise fut la plus forte et elle étendit la main vers une des assiettes.



Donc, Blanche-Neige ne put résister au désir impérieux de se restaurer. Elle mangea un peu dans chaque assiette et but une gorgée dans chaque

gobelet ; car elle ne voulait priver personne de son repas. Sept petits lits étaient rangés près d'un mur. Blanche-Neige était très fatiguée.

Elle voulut se coucher. Mais aucun lit ne lui convenait : l'un était trop large, un autre trop long ; elle essaya jusqu'au septième qui fut à sa taille



et dans lequel elle s'endormit. Il faisait nuit noire quand les maîtres de la maison rentrèrent. C'étaient — chacun de vous l'a deviné — les sept nains de la montagne. Quand

ils eurent allumé leurs chandelles, ils virent que quelqu'un s'était introduit chez eux en leur absence. L'un dit : « On s'est assis sur mon escabeau ! » Le second : « On a mangé

dans mon assiette ! » Le troisième : « On a pris de mon pain ! » Le quatrième : « On a mangé de mes légumes ! » Le cinquième : « On s'est servi de ma fourchette ! » Le sixième :



« On a coupé avec mon couteau ! » Le septième : « On a bu dans mon gobelet ! » Les six premiers nains dirent en chœur : « On a touché à mon lit ! » Mais le septième, en s'ap-

prochant du sien, vit Blanche-Neige qui dormait. Il appela les autres. Ils accoururent et furent émerveillés. A la lueur des chandelles, ils la virent dans tout l'éclat de sa beauté et

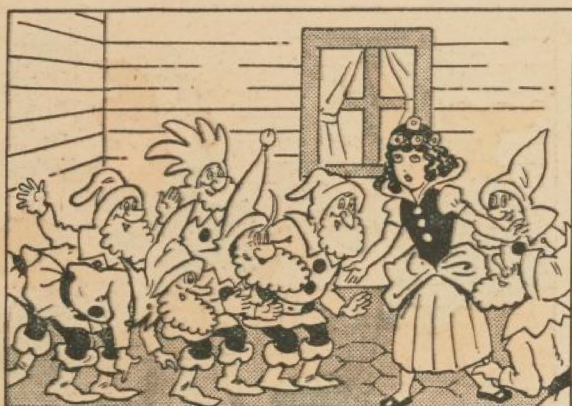
s'écrièrent : « Doux Seigneur ! Que cette enfant est jolie ! » Ils en furent si contents qu'ils ne l'éveillèrent pas et la laissèrent reposer en paix.



Le septième nain passa la nuit accroupi au pied du lit où reposait Blanche-Neige. A l'aube, la fillette fut réveillée en sursaut par un reten-

tissant chant de coq. C'était le nain Cocorico, le musicien de la bande, qui imitait ainsi, à son de hautbois, l'oiseau réveille-matin. Les six autres

nains n'attendaient que ce signal pour se rassembler autour de la fillette. Quand celle-ci les vit, elle ne put réprimer un mouvement d'effroi.



Mais ils lui sourirent avec tant de douceur qu'elle leur sourit à son tour, rassurée. Ils lui demandèrent : « Comment t'appelles-tu ? — Blanche-Neige, » répondit-elle. En entendant

ce nom qui, depuis si longtemps, occupait toutes leurs pensées, les petits bonshommes se sentirent partagés entre le plaisir et le respect. Devaient-ils se prosterner silencieu-

sement ou manifester bruyamment leur joie ? Ils optèrent pour cette dernière formule et firent, devant Blanche-Neige, mille gambades en son honneur. Quand Blanche-Neige



leur eut raconté tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle avait quitté le château royal, les nains lui dirent : « Chez nous, tu es en sûreté. Si tu veux te charger du soin de notre

intérieur, faire la cuisine et les menues besognes, nous ne te laisserons manquer de rien. — Oh ! oui ! » dit Blanche-Neige. Quand les nains furent partis pour leurs mines, la fillette

empoigna le balai. Un paon se présenta : « Je viens t'aider », dit-il. L'oiseau entra majestueusement dans la maisonnette et balaya le plancher avec sa queue.



Lorsque Blanche-Neige fut seule, elle devint soudain soucieuse. « J'ai promis à mes nouveaux amis de préparer leur repas du soir, dit-elle. Hélas ! comment le ferai-je, puisque

le garde-manger est vide ! » Le singe Grimacet avait entendu. Il sortit de la cabane aussi secrètement qu'il y était entré. Et, d'accord avec le kangourou, il alla demander aux



bêtes du voisinage de l'aider à tirer Blanche-Neige d'embarras. La belette offrit un poulet qu'elle était en train de plumer. « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle

a ! » déclara la taupe en lançant quelques racines comestibles que le kangourou reçut dans sa poche ventrale. L'écureuil, gentil comme toujours, gaula quelques douzaines de



noix. Quant au renard, il fit cadeau d'un panier de raisins, non par bonté d'âme, mais parce qu'il les trouvait trop verts. A la vue de tout ce butin, Blanche-Neige poussa des exclamations joyeuses. Elle remercia avec

tout son cœur le singe et le kangourou. Et elle se mit aussitôt à préparer toutes ces bonnes choses du mieux qu'elle put. Quand les sept nains revinrent de la mine, à la nuit tombée, et qu'ils virent quel magnifique

festin leur était destiné, ils se mirent joyeusement à table, fiers et un peu confus aussi d'être servis avec tant de gentillesse par une princesse royale.



Blanche-Neige restait seule toute la journée et les bons petits nains la mirent en garde. « Ta belle-mère saura bientôt que tu vis. Ne laisse entrer personne », lui dirent-ils. En



effet, la reine avait consulté son miroir. A sa question : « Petit miroir au mur, qui est la plus belle de tout le pays ? » le miroir avait répondu : « Madame reine, vous êtes la plus



belle ici, mais Blanche-Neige, par delà les monts, chez les sept nains, est mille fois plus belle que vous ! — Ah ! s'écria-t-elle avec rage, le chasseur m'a trompée et Blanche-



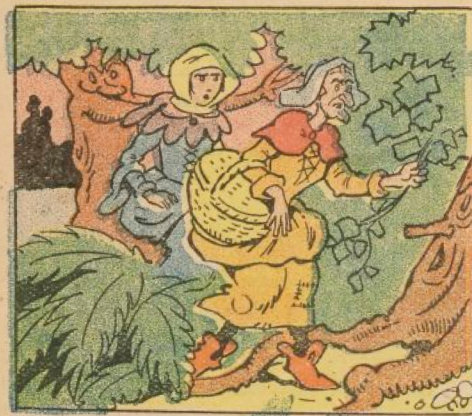
Neige est encore en vie ! » Dame Praline, son âme damnée, lui dit : « Que Votre Majesté cesse de se désoler. Nous irons par delà les monts, chez les sept nains où s'est



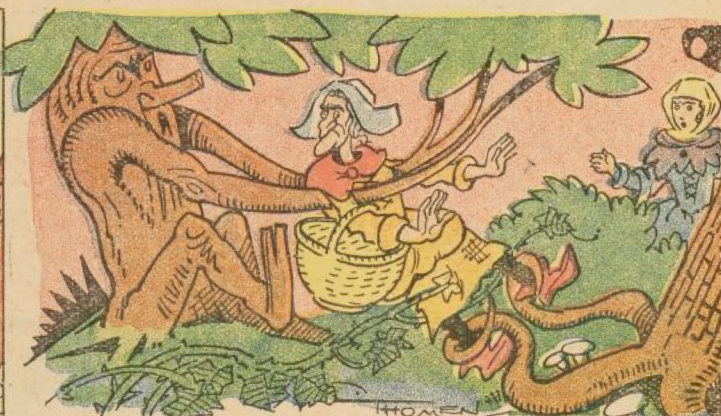
réfugiée Blanche-Neige. Et fiez-vous à moi pour trouver le moyen de vous en débarrasser. » Le lendemain matin, l'horrible vieille se présenta chez la reine, accoutrée en paysanne.



Sur ces instances, l'orgueilleuse souveraine consentit à s'enlaidir et à s'affubler d'un costume de marchande. Grimée par les soins de la gouvernante, la reine était méconnaissable.



La reine et sa suivante quittèrent le palais royal en grand mystère. Peu après, elles entraient dans la forêt. Elles n'y avancèrent que péniblement. On eût dit que les arbres, les



plantes et les ronces s'étaient entendus pour détourner les deux mégères de leur projet. Aussi, bien que ce fût contraire à l'étiquette royale, dame Praline marchait de-

vant sa souveraine pour lui frayer le passage. C'était une entreprise difficile. Mais dame Praline n'était pas femme à reculer devant une difficulté.



Après l'hostilité des arbres et de toute la végétation de la forêt, les deux mégères eurent à subir celle des animaux qui la peuplent. Le sanglier Grognard, le renard Fin-

Matois, le loup Croque-Brebis et jusqu'au singe Grimacét voulurent leur faire rebrousser chemin. Ils virent bientôt qu'ils avaient affaire à forte partie et que dame Praline

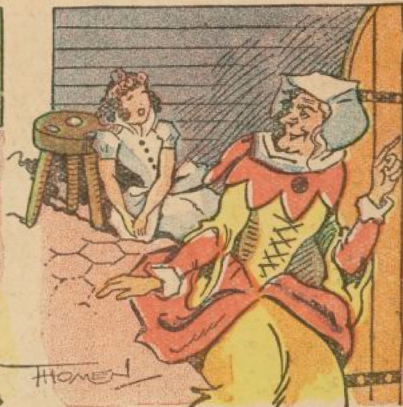
était de taille à leur tenir tête. Les bêtes sauvages n'insistèrent pas. Elles se sauvèrent et rentrèrent dans leurs terriers ou regagnèrent leur bauge. Bientôt, la reine et sa suivante



arrivèrent à la chaumière des sept nains. « Voilà le panier, madame, dit dame Praline. Votre Majesté n'a plus qu'à accomplir ce qu'elle est venue faire en ce lieu. » La reine

heurta à la porte et dit : « J'ai des belles marchandises à vendre. » Blanche-Neige regarda par la fenêtre et dit à son tour : « Bonjour, bonne vieille, qu'avez-vous à vendre ? — De

belles choses, de bien jolies choses, répondit-elle. Tout d'abord, j'ai des corsets de toutes les couleurs. » Et elle lui en montra un de satin rose. « Je puis bien laisser entrer cette



brave femme », pensa Blanche-Neige. Et, malgré la recommandation que les nains lui avaient faite, la fillette lui ouvrit donc la porte et acheta un beau corset. « Tu es bien mal ficelée,

mon enfant, lui dit la vieille. Viens, je vais te lacer comme il faut ! » Sans méfiance, Blanche-Neige se laissa faire. Mais la vieille, en la lançant, serra si fort les cordons que

Blanche-Neige perdit la respiration et tomba inanimée. « C'en est fait de la plus belle ! » dit la reine. Et elle s'enfuit.



« C'en est fait de la plus belle ! dit la reine à dame Praline en la rejoignant. — J'en suis heureuse pour Votre Majesté, fit la suivante. Mais, fuyons avant le retour des nains ! »

Peu après, la nuit approchant, les sept nains rentrèrent, et quelle ne fut pas leur stupeur en voyant leur

chère Blanche-Neige à terre, étendue sans mouvement ! Ils la relevèrent et, la voyant si étroitement serrée, le



nain Baladin coupa le lacet du corset. L'enfant royale commença à respirer un peu et revint progressivement à la vie. Dès qu'elle eut raconté son aventure à ses petits amis, Bouquetin lui dit, après avoir examiné le panier :

« La vieille marchande n'était autre que la méchante reine. Prends garde

à toi et ne laisse plus jamais entrer personne en notre absence. » Puis



les sept nains sortirent de la maison pour venger Blanche-Neige. Descendant en courant de leur montagne, les petits bonshommes furent bientôt dans la forêt. Dame Praline les vit

qui s'avançaient en brandissant leurs pics de mineurs. « Madame, c'en est fait de nous si nous ne nous cachons vivement », dit-elle à la reine. Et elle fit entrer sa souveraine dans un

arbre creux qui s'ouvrit de lui-même pour leur rendre service. Quant à elle, la méchante mégère, elle se glissa, sans plus de façon, dans un terrier de renard.



Dame Praline était tranquille sur le sort de la reine qu'elle avait mise en une cachette sûre. Elle-même se croyait introuvable dans son terrier à renard. Par malheur, ses pieds,

qu'elle avait très longs, n'avaient pu trouver place dans la tanière. Quand elle s'en aperçut, elle fit un effort pour entrer plus avant dans l'abri souterrain. Mais il était trop tard.

Le nain Cocorico avait retrouvé sa trace. Il rassembla ses camarades. Bref conciliabule. Et, sur la proposition de Baladin, il fut décidé ceci : on obligerait la dame à sortir du



terrier en l'enfumant, comme font les chasseurs pour débusquer le renard. Une torche faite de feuilles sèches enflammées emplît la tanière de fumée. Dame Praline, suffoquée et larmoyante, se vit contrainte de

quitter son abri. Faisant contre fortune bon cœur, la méchante commère se livra à ses ennemis qui lui lièrent les poignets. La petite troupe se mit en route. Chemin faisant,



Bouquetin, qui était le chef des sept nains, dit à celle qu'il croyait être la reine déguisée : « Que Votre Majesté excuse les plus infimes de ses sujets de la violence qu'ils lui font. Mais la sécurité de Blanche-Neige les oblige

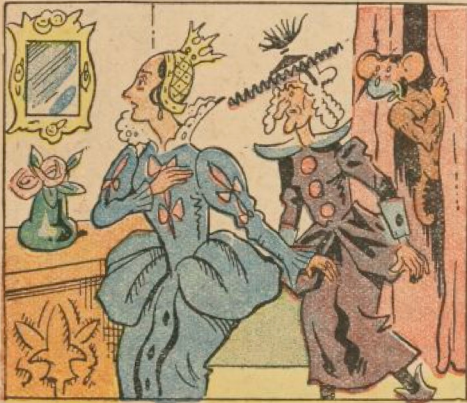
à enfermer celle qui lui veut du mal, pendant quelque temps, dans l'arbre-prison, que voici. » Du geste, le nain désignait un gros arbre plusieurs fois séculaire. D'un second geste, il ouvrit une porte et poussa un cri

d'étonnement : de cette cachette qu'ils se croyaient seuls à connaître, les sept nains virent sortir une femme déjà âgée. Surmontant sa frayeur, cette femme dit, d'un ton altier : « Je suis la Reine ! »



Il n'était pas dans l'intention des sept nains de rendre le mal pour le mal. Tout ce qu'ils désiraient, c'était effrayer suffisamment la méchante reine et son exécration suivante pour leur ôter l'envie d'attenter à nouveau

à la vie de leur petite protégée Blanche-Neige. Ils se contentèrent donc de les chasser de la forêt. « Je vengerai Votre Majesté de l'airifront que lui ont fait ces vilains petits bonshommes ! » dit dame Praline à



la reine. Le singe Grimacet avait entendu cette menace. Il décida de s'attacher à leurs pas et de pénétrer avec elles dans le palais royal. Sitôt qu'elle eut repris son aspect ordinaire, la reine alla devant son miroir



et dit : « Petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ? » Il lui répondit encore : « Madame reine, vous êtes la plus belle ici, mais Blanche-Neige, au delà des monts, chez les sept nains, est mille

fois plus belle que vous. » Elle tressaillit à ces mots, car elle comprit que Blanche-Neige était ressuscitée. Et son cœur se serra en voyant, reflété dans le miroir, le bonheur paisible de sa rivale en beauté,



chez ses petits amis. Fidèle à sa promesse, dame Praline ne perdit pas de temps pour en assurer l'exécution. Elle convoqua sur-le-champ le matamore Fierabras et lui com-



manda de se rendre sans tarder dans la montagne et de tailler en pièces les sept nains, comme chair à pâté. Fierabras accepta cette mission royalement payée. Le singe Grimacet

s'empressa de quitter le palais royal où sa présence était passée inaperçue, pour aller avertir les sept nains du danger qui les menaçait.



Grimacet ne s'en tint pas là. Il demanda à ses frères qui étaient au nombre de six s'ils étaient prêts à défendre leurs amis les nains. « Oui !

s'écrièrent en chœur les bons petits singes. Qu'il vienne, ce Fierabras ! Qu'il ose venir dans notre montagne, et nous lui montrerons ce que peut



le courage quand il est mis au service de l'amitié ! — Bien parlé ! fit Grimacet. Allez vite chez les nains leur faire part de notre résolution. » Chez les nains, il se tint une sorte de

conseil de guerre. La petite princesse Blanche-Neige présidait, assistée du nain Bouquetin et du singe Grimacet. Comme il arrive toujours dans ces sortes de réunions, on parla beaucoup,

on discuta encore davantage. Finalement, l'on se mit d'accord. Et voici ce qui sortit de ces débats mouvementés : il fut convenu que les sept singes affronteraient seuls le redou-



table matamore, en se faisant passer pour les sept nains. Pour cela, il était indispensable que la barbe leur poussât au menton. Le crin roux d'un matelas, par les soins de l'industriel

nain-tailleur Cordonnet, servit à confectionner sept barbes postiches. Les singes s'en amusèrent fort et ne cessèrent de se regarder dans la glace. Mais il n'y avait plus de temps

à perdre. Car l'on entendait déjà, dans la montagne, le bruit des bottes du terrible Fierabras, le héros de tant de faciles exploits.



A vrai dire, le matamore **Fiérabras** n'en menait pas large. Ce **faux brave** savait par expérience **qu'il ne faut** sous-estimer aucun **ennemi, si faible**



soit-il. Qui sait si les nains, en dépit de leur petite taille, n'allaient pas se montrer redoutables! Ces petits bonshommes étaient connus pour avoir le cœur bien placé. Et puis... ils



étaient sept, et lui il était seul. Sept contre un! Brr! Il en avait la chair de poule. Mais il avait été payé pour les pourfendre et il les pourfendrait. Quand Fiérabras vit les nains s'en-

gager sur le chemin des mines, il se dressa devant eux, menaçant. « Défendez-vous! » leur cria-t-il. Les sept nains ne se firent pas répéter cet ordre : ils se précipitèrent sur le



matamore et le malmenèrent si bien qu'il cessa de se défendre et se laissa docilement ligoter. Ses adversaires ayant perdu leurs fausses barbes dans la chaleur de l'escarmouche,



Fiérabras vit qu'il avait combattu de vulgaires singes affublés des costumes des nains et qu'il avait été vaincu facilement par ces macaques. Il en fut tellement mortifié qu'il ne

protesta même pas quand Grimacet et ses frères le descendirent dans la plaine comme un paquet de linge que l'on porte chez la blanchisseuse. Et il était encore tout abasourdi



quand, le lendemain matin, dame Praline le trouva abandonné au pied du mur du château royal.



Fiérabras paya chèrement sa défaite. Le pauvre matamore fut, sur l'ordre de la reine, enfermé dans un sombre cachot, en la compagnie des

rats et des araignées. Ce premier échec ne fit qu'augmenter chez la mégère le désir d'être débarrassée à coup sûr de la petite princesse qui

se permettait de la surpasser en beauté. En artificieuse sorcière qu'elle était, elle alla, sur les conseils de dame Praline, trouver un célèbre



alchimiste, habile à préparer les plus violents poisons. La reine ordonna donc au magicien de lui confectionner un peigne empoisonné. « Un désir de ma souveraine est un

ordre pour moi », dit le vieux savant. Et il se mit aussitôt à préparer un poison redoutable, dans lequel il entra le venin de crapaud et de serpent, des herbes aux effets fou-

droyants et quelques poudres de son invention. Il plongea dans cette mixture le peigne que la reine avait apporté et, quand il fut sec, il le lui remit avec beaucoup de cérémonie.



Puis, comme il était aussi habile magicien que parfait alchimiste, le savant changea la jolie reine en une vieille femme. Ainsi rendue méconnaissable, l'implacable ennemie de

sa belle-fille, Blanche-Neige, se rendit par delà les monts, chez les sept nains. En traversant la forêt, elle fut encore en butte à l'hostilité des arbres et des ronces. Mais elle sur-

monta ces obstacles et, arrivée chez les nains, elle frappa à la porte et dit : « Belles marchandises à vendre. »



En entendant prononcer : « Belles marchandises à vendre », Blanche-Neige passa la tête par la fenêtre et cria : « Passez votre chemin, je ne puis laisser entrer personne. — Tu



peux toujours regarder par la fenêtre », dit la vieille. Et elle lui montra le peigne empoisonné. Blanche-Neige n'était pas plus coquette que les autres petites filles du royaume sur



lequel régnait son père. Pourtant, ce peigne lui plut tant qu'elle se laissa tenter et ouvrit la porte. Blanche-Neige acheta le peigne et la vieille dit : « Maintenant, je vais te peigner



un peu comme il faut. Tu es ébouriffée comme un chien fou qui a couru pendant une heure après son ombre ! » Blanche-Neige était au contraire



fort bien coiffée, mais, par obéissance et sans aucune méfiance, elle se laissa faire. Hélas ! dès que la vieille lui eut enfoncé le peigne dans les che-



veux, le poison agit et elle tomba sans connaissance et, probablement, sans vie. La misérable femme s'écria, en regardant son œuvre : « Mainte-



nant, c'en est enfin fait de toi, ô merveille de beauté ! » Et elle partit d'un pied encore plus léger qu'elle n'était venue, car ses remords absents ne

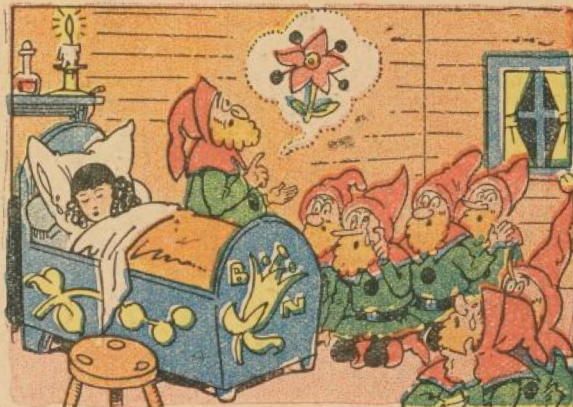


pesaient d'aucun poids sur sa conscience. Heureusement, il était déjà tard et les nains ne tardèrent pas à rentrer. Quelle ne fut pas leur dou-

loureuse surprise en voyant la pauvre Blanche-Neige étendue à terre et privée de sens !



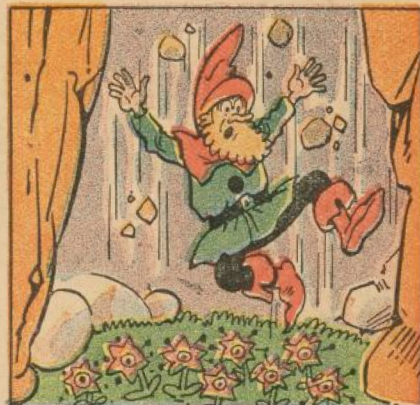
En voyant la pauvre Blanche-Neige étendue à terre, les nains soupçonnèrent encore quelque artifice de la marâtre. Ils cherchèrent



et trouvèrent le peigne empoisonné. A peine l'eurent-ils débarrassée que Blanche-Neige ouvrit les yeux, regarda d'un air hébété et les referma aus-



sitôt. Les nains se lamentèrent. « Cessez de gémir, leur dit le savant Bouquet. La fleur Neige-Blanche a guéri ! » Cette fleur était extrê-



mement rare. Elle tapissait le fond d'un des précipices de la montagne et l'on ne la trouvait que là. Les nains savaient combien il était diffi-



cile de l'aller cueillir. Mais, pour sauver la vie de Blanche-Neige, ils n'hésitèrent pas à risquer la leur. Bijou, le plus téméraire, faillit ne plus revoir la lumière du jour, car un faux mouvement le fit tomber au fond du sombre trou. Comment le sortir de là ? Les pauvres nains se

voyaient déjà contraints d'abandonner leur camarade à son triste sort. Ce fut Grimacot qui sauva la situation. Le singe vint s'offrir, ainsi que ses six frères, pour cette mission périlleuse. Du reste, c'était plutôt pour eux une partie de plaisir et l'occasion d'utiliser leurs talents d'acrobates.

Le pauvre Bijou n'eut qu'à se laisser faire. Quand il reparut devant ses camarades, il était porteur d'un bouquet de fleurs dont les bienfaites vertus devaient ramener Blanche-Neige à la vie.



Dès qu'il fut en possession de la fleur de neige-blanche, le savant Bouquinet en prépara un élixir, selon une recette connue des seuls nains de la montagne. Il était tout



joyeux, à la pensée de rendre la vie à la petite princesse. Moins joyeuse était la méchante reine. Aussitôt rentrée, elle avait consulté son miroir et dit : « Miroir, petit miroir au mur,



quelle est la plus belle de tout le pays ? » Et le miroir avait répondu comme auparavant : « Madame reine, vous êtes la plus belle ici. » Cependant, il ajouta : « Mais Blanche-



Neige par delà les monts, chez les sept nains, est mille fois plus belle que vous. » Elle frémit de rage en entendant cette réponse et, surtout, en voyant se refléter dans le miroir

l'attendrissante scène qui se passait dans la petite maison de la montagne. La mégère manda aussitôt son magicien, lui reprochant le peu d'efficacité du peigne empoisonné.



« Majesté, répondit le magicien, je ne puis rien contre la neige-blanche. Cette fleur magique a la double propriété d'être bienfaisante aux bons et néfaste aux méchants. » La reine



se le tint pour dit, mais n'abandonna pas son projet de faire mourir Blanche-Neige, dût-il lui en coûter la vie à elle-même. Là-bas, par delà les monts, Blanche-Neige, encore faible,



mais insouciante comme on l'est à cet âge, se promenait au bras de Bouquinet. La nature lui faisait fête et, pour épargner ses petits pieds, un tapis de mousse naissait



sous ses pas. Quand elle fut tout à fait guérie, Cocrico fut chargé de rassembler tous les animaux de la forêt, pour de grandes réjouissances.



Quand toutes les bêtes de la forêt furent rassemblées dans la clairière, Bouquinet, au nom de ses camarades, leur apprit que Blanche-Neige venait

d'échapper à un grand danger. « Nous fêterons cette résurrection par de grandes réjouissances, dit le nain. Je compte sur vous pour y prendre

part, soit comme acteurs, soit comme spectateurs. » Les animaux promirent de grand cœur leur concours désintéressé. Les nains se mirent sans



plus tarder à construire un théâtre digne d'une capitale. Quelques jours suffirent à ce travail. Par une belle journée ensoleillée, la représentation se déroula, sous la haute direction de

Baladin, régisseur et metteur en scène. Tout d'abord, la reine des libellules et le roi des cerfs-volants dansèrent un ballet, avec toute la légèreté que l'on était en droit d'at-

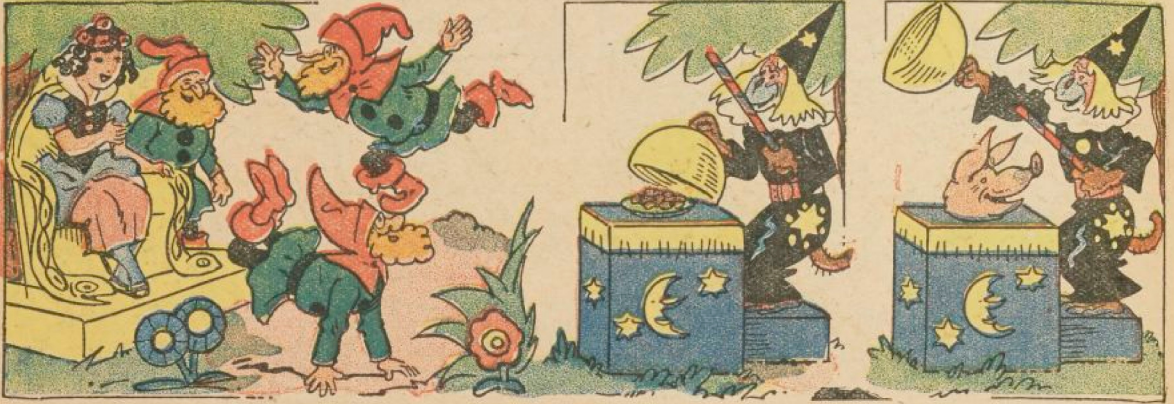
tendre de ces insectes aériens. Puis ce fut au tour de Martin d'amuser les spectateurs. Si sa danse des ours, accompagnée par le hautbois de Cocorico, manquait de grâce, sa



bouffonnerie provoquait irrésistiblement le rire. Les jongleries du singe Grimacet furent appréciées comme il convenait. Pour terminer cette première partie du programme, Croà-

croà et Fin-Matois vinrent mimer la fable du *Corbeau et le Renard*. Grâce à un dénouement que le fabuliste n'avait pas prévu (le renard recevant le fromage sur la tête), Fin-

Matois put donner la mesure de son grand talent de comédien. Et ce fut l'entr'acte durant lequel furent servis les rafraîchissements.



La seconde partie du programme débutait par les acrobaties de Bijou et de Cordonnet qui avaient fait pendant quelque temps partie de la

troupe d'un cirque ambulante. Un des six frères de Grimacet leur succéda sur la scène. C'était, à ses moments perdus, un prestidigitateur-illusionniste

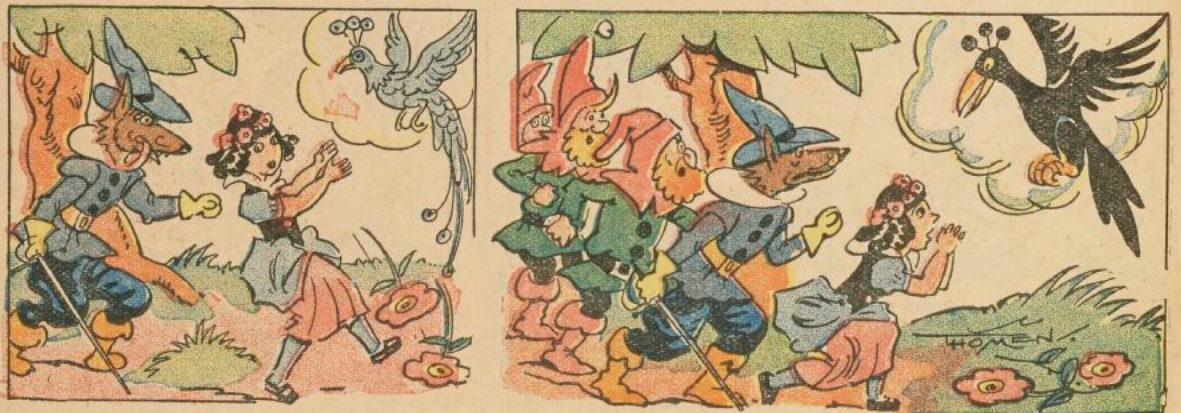
de première force. Il mit une assiette pleine de glands sous une cloche à fromage et, lorsqu'il souleva celle-ci, l'assiette avait été remplacée par une



tête de jeune goret. L'habillé de soie crut devoir divulguer le truc de l'illusionniste et se tailla ainsi un succès personnel. Ah ! qu'on s'amusaît donc, ce jour-là, dans la montagne,

où sont les sept nains qui creusent les mines ! On s'y amusait trop : c'était narguer le destin ! Pour terminer le spectacle, le régisseur Baladin vint annoncer que l'on allait pouvoir

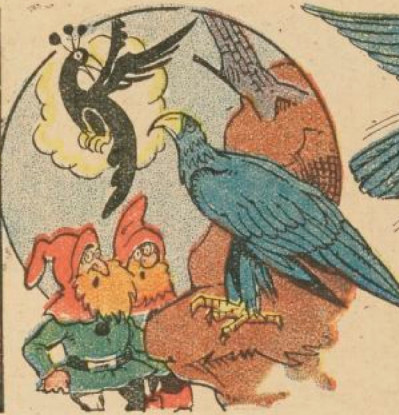
applaudir Blanche-Neige elle-même, dans une féerie intitulée : *l'Oiseau Bleu*. Elle s'y montra pleine de naturel, car c'était un peu sa propre histoire qu'elle jouait sur la scène.



Dans la pièce, Blanche-Neige était poursuivie par un matamore, rôle que jouait le loup. Pour échapper à ce méchant homme, la fillette devait invoquer la protection de l'oiseau

bleu. Elle le fit en ces termes : « Oiseau bleu, couleur du temps, vole à moi promptement. » Hélas ! ce ne fut pas l'oiseau bleu qui parut, ce fut l'Oiseau de Malheur ! A sa vue,

chacun comprit que les réjouissances avaient pris fin et que Blanche-Neige devait, plus que jamais, se mettre en garde contre les agissements criminels de la reine, sa marâtre.



L'Oiseau de Malheur avait entendu la reine déclarer à dame Praline, sa confidente : « Blanche-Neige est encore en vie, mais elle mourra, dût-il m'en coûter la vie. » C'était ce propos qu'il venait rapporter,

non pour mettre la fillette et les nains en garde, mais pour le méchant plaisir de troubler une fête si joyeuse. Ses ricanements mirent l'aigle en fureur. Il prit son vol et l'obligea à fuir, après un combat où l'Oiseau

de Malheur n'eut pas l'avantage et où il laissa quelques plumes. Ces plumes, avant de tomber à terre, se placèrent dans le ciel en forme de croix. Blanche-Neige et les sept nains virent là un mauvais présage



pour l'avenir. Ils s'en montrèrent fort soucieux. Quelques-uns d'entre eux allèrent jusqu'à donner des signes d'effroi. Mais Baladin et le singe Grimacet qui étaient les orga-

nisateurs de ces réjouissances annoncèrent la continuation de la fête. Et Blanche-Neige, redevenue insouciante du danger comme on l'est à cet âge, accepta de danser, au son du haut-

bois de Cocorico. Puis, l'heure du festin étant venue, Blanche-Neige et les sept nains se mirent à table. Grimacet leur servit un pâté de sa fabrication dont la croûte dorée



recéait en ses flancs une farce succulente, faite de toutes sortes de légumes pilés ensemble et aromatisés d'exquise façon. Quelques fruits choisis parmi les plus murs terminèrent ce repas

dévoré à belles dents. Blanche-Neige distribua les miettes du festin aux animaux domestiques. Quant aux bêtes sauvages, celles qui se repaisaient de chair, elles regagnèrent la

forêt pour satisfaire leur faim sans attrister cette belle journée par le carnage que leur appétit réclamait.



Le lendemain matin, les sept nains se levèrent comme à l'ordinaire. Ils mangèrent la soupe que Blanche-Neige leur avait préparée et servie de ses mains d'Altesse Royale. Et,

tout joyeux, ils se rendirent à leur travail. C'est en devisant gaiement



qu'ils entrèrent dans les mines dont ils extrayaient le charbon. Seul, leur chef Bouquetin était soucieux. Il rêvait pour Blanche-Neige, exilée de la cour, un sort plus beau. Il voulait



pour elle la richesse. Le Génie de la Montagne vint à son aide. « Creuse ici », lui fut-il indiqué par ce génie, protecteur des nains. Bouquetin se mit courageusement à l'ouvrage. A



coups de pioche, il attaqua la montagne à cet endroit jusque-là inviolé. Ses efforts furent rapidement cou-



ronnés de succès. La galerie qu'il venait de creuser aboutissait à une vaste salle brillamment éclairée et toute tapissée de pierres précieuses. Il y avait là des rubis, des diamants,



des saphirs, des topazes et des perles de toute beauté et innombrables. Bouquetin en fut ébloui. Il sortit en gambadant de la mine et par ses cris ameutait ses camarades auxquels



il conta la trouvaille inouïe qu'il venait de faire. Puis il alla chercher Blanche-Neige pour la conduire dans la salle des pierreries. « Petite princesse, lui dit-il, tout ceci t'appartient !

— Merci, mes amis, répondit Blanche-Neige. Je ne fais pas fi de ces richesses, loin de là. Mais n'étais-je pas riche déjà, puisque vous m'avez donné le plus beau des bijoux : votre cœur ? »



Les sept nains étaient riches à présent, plus riches que le roi. Ils allaient pouvoir gâter leur petite protégée Blanche-Neige. Bijou, qui était orfèvre à ses moments perdus, fut chargé par ses camarades d'une

mission à la ville. Il partit à l'aube avec, dans un mouchoir, quelques-unes des innombrables pierres précieuses de la grotte. A la ville, il se rendit chez un lapidaire de sa connaissance qui lui acheta sans hésiter, au



plus juste prix, rubis, diamants, saphirs, perles et topazes. Bijou avait ordre de convertir le produit de la vente des pierreries en achats de victuailles et de friandises dignes de la table de la petite princesse Blanche-

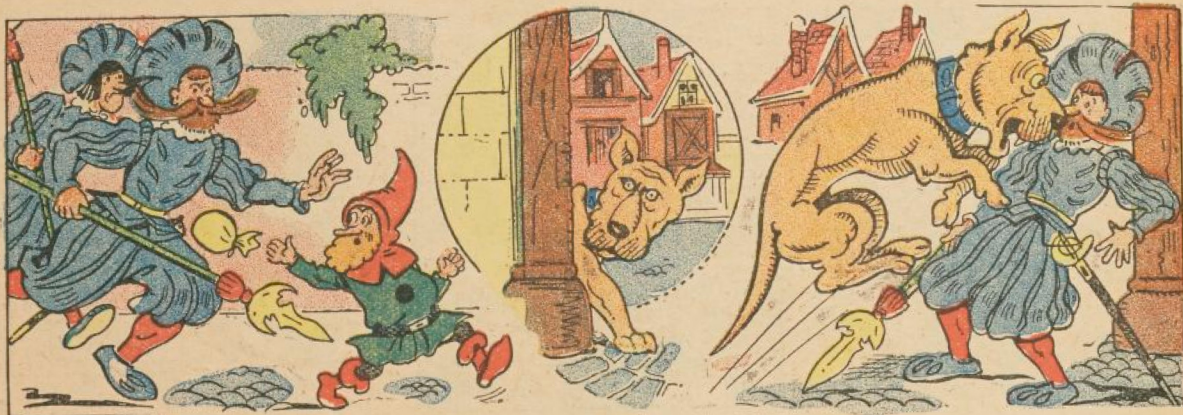
Neige. Chez le premier épicier-confiseur de la capitale, le nain fit une commande importante à livrer dans un délai très bref. Il se rendit ensuite dans un bazar. Les pantins qu'on lui montra l'amuserent, mais il dit au



marchand ce qu'il voulait. Le marchand lui promit satisfaction. Sa mission terminée, Bijou s'appretait au retour, lorsqu'il se trouva nez à nez avec dame Praline. La méchante camériste de la reine haïssait les sept

nains qui l'avaient quelque peu malmenée lorsqu'elle était allée dans leur montagne, sous un déguisement, pour accompagner sa souveraine. Elle appela deux archers qui passaient à ce moment. Sur un seul

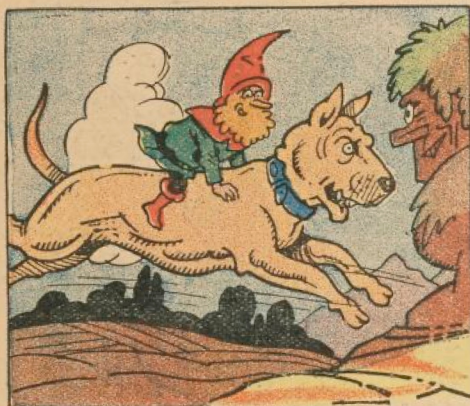
ordre de la mégère redoutée, les archers s'élançèrent à la poursuite du nain qui n'avait pas attendu qu'on lui mit la main au collet pour prendre la fuite.



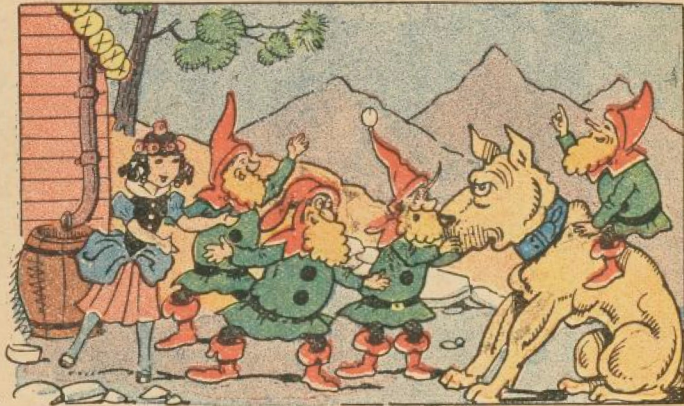
Avec ses petites jambes, le nain Bijou ne pouvait espérer échapper longtemps à la poursuite de ces grands gaillards qu'étaient les deux archers. Il employa une de ces ruses qui réus-

sissent si souvent parce qu'elles s'adressent à la cupidité des hommes : il leur jeta sa bourse encore à demi pleine d'or. Les archers, qui ne connaissaient que leur service, ne se

baisserent pas pour la ramasser. Le pauvre nain allait sentir la main de ses poursuivants s'abattre sur son épaule lorsque Mâchefer entra en scène. Le bon chien géant Mâchefer

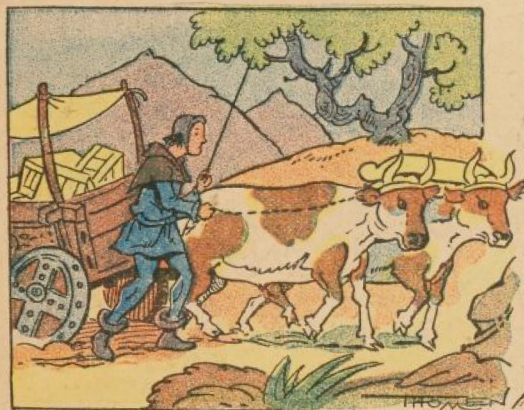


était l'ami de Blanche-Neige. Quand il vit le nain, cet autre ami de la petite princesse, sur le point d'être arrêté et certainement jeté dans quelque cachot profond, il sauta à la



gorge du premier archer, le second s'étant enfui, et le réduisit à l'impuissance. D'un geste de la tête il fit comprendre à Bijou qu'il eût à s'installer sur son dos. Mâchefer prit sa

course vers la montagne où il arriva en très peu de temps. Blanche-Neige, et les nains lui firent fête. Quelques jours plus tard, un chariot attelé de deux bœufs apportait ce que Bijou



avait acheté à la ville. Quand les nains eurent ouvert les caisses, ils virent qu'elles contenaient toutes sortes de bonnes choses : du vin, des saucisses, du sucre, des biscuits,



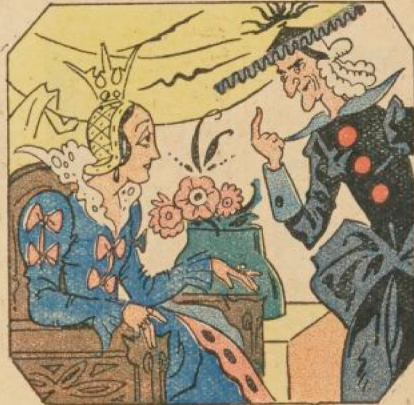
des confitures. L'une de ces caisses, la plus grande, servait de berceau à une poupée qui eût pu passer pour une sœur jumelle de Blanche-Neige : même taille, même figure. C'était



une poupée blanche comme la neige, rouge comme le sang, avec des cheveux noirs comme l'ébène.



En voyant Bijou lui échapper, dame Praline en conçut un grand dépit. Car elle voulait à tout prix savoir ce que le nain était venu faire à la ville.



Pour parvenir à son but, la méchante femme interrogea les passants. Ainsi apprit-elle que l'ami de Blanche-Neige avait vendu des pierreries



splendides à un orfèvre pour une somme dérisoire. Elle alla conter la chose à sa maîtresse. La reine n'en fut pas trop étonnée. La veille, son miroir consulté ne lui avait-il pas montré une Blanche-Neige parée de



mille bijoux ? Et pourtant Blanche-Neige chez les sept nains était restée la même fillette simple et serviable, malgré la fortune considérable que renfermait la Grotte aux Pierreries. Elle continuait à vaquer aux soins



du ménage de ses petits amis. Certain jour, elle leur apprit que les provisions de la ville étaient épuisées. « Qu'à cela ne tienne, dit Bijou. Remplissez-moi un sac de rubis, de saphirs, de topazes et de diamants, et j'irai

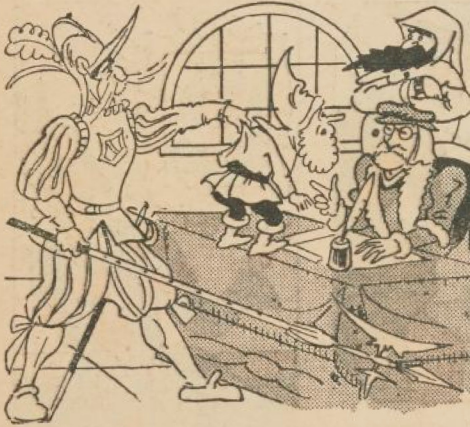


changer cela chez mon ami l'orfèvre contre de l'argent monnayé et cet argent contre des victuailles. » Il partit, à la pointe du jour, sur le dos du bon chien géant Mâchefer qui filait à la vitesse du vent. Une heure



ne s'était pas écoulée que leur voyage était terminé et qu'ils se trouvaient en pleine capitale. Bijou chargea son précieux sac sur ses épaules. « Attends-moi ici, dit-il à Mâchefer, je reviens dans un instant. » La brave

bête ne devait pas revoir de sitôt le courageux nain. Pauvre Bijou ! Infortuné petit être sans défense ! Il n'allait pas tarder à tomber dans l'embuscade que lui avait tendue dame Praline.



Les chevaliers du guet qui avaient arrêté Bijou le menèrent devant le magistrat chargé de la haute justice dans le royaume. Le



pauvre nain était tout tremblant de peur, malgré son courage qui était pourtant bien grand pour un si petit être. Mais, si tremblant



qu'il fût, il ne voulait cependant pas dire le lieu où l'on trouvait des pierrieres aussi magnifiques, en quantité considérable. Menaces ni prières ne purent le décider à dévoiler un secret qui ne lui appartenait pas.

« Eh bien ! donc, qu'on le livre au bourreau ! » s'écria dame Praline, au comble de la fureur. Ainsi fut-il fait. L'homme, tout de rouge vêtu, mit le nain sous son bras et l'emporta dans la tour où sont les oubliettes

et les cachots souterrains. Bijou fut jeté dans un de ces cachots. Un amas de paille formant litière amortit sa chute. Tout à coup, à la leur indécise d'un soupirail, il vit se dresser devant lui un personnage



qui ne lui était pas inconnu. « Fierabras ! s'écria le nain. — Lui-même ! » répondit le matamore. Les deux anciens ennemis renouèrent connaissance. « Oui, dit Fierabras, on m'a enfermé dans cette prison sinistre

pour me punir de ne pas avoir réussi à mettre à mal cette pauvre Blanche-Neige. Eh bien ! je ne regrette rien ! Qu'elle vive heureuse, cette enfant. Si j'ai l'air terrible, je ne suis pas méchant. » Et il le prouva en parta-

geant, ce jour-là et les suivants, sa maigre pitance avec son petit camarade pour lequel aucune nourriture n'avait été prévue, jusqu'à nouvel ordre, afin de l'obliger à parler.



Dame Praline s'empressa de porter le sac de pierreries à sa souveraine. « Ces rubis, ces saphirs, ces topazes, ces émeraudes, ces diamants, lui dit-elle, rehausseraient encore le beau-

té de Votre Majesté, si ce n'était pas chose impossible. » La reine altière sourit à cette basse flatterie, mais elle répondit : « Ce n'est pas assez. Il me faut toutes les pierreries qui

sont dans la montagne. — Vous les aurez, madame, » assura la méchante femme. Les jours qui suivirent furent des jours de deuil pour Blanche-Neige et les nains. Le soleil s'était



déjà couché six fois derrière la montagne et Bijou n'était pas revenu. Que lui était-il arrivé ? Le septième jour, il y eut grand remue-ménage dans la montagne. Les nains, qui

guettaient le retour incertain de leur compagnon, virent s'avancer vers eux des hommes d'armes commandés par un capitaine. Leur instinct leur conseilla de fuir. Ils coururent dans

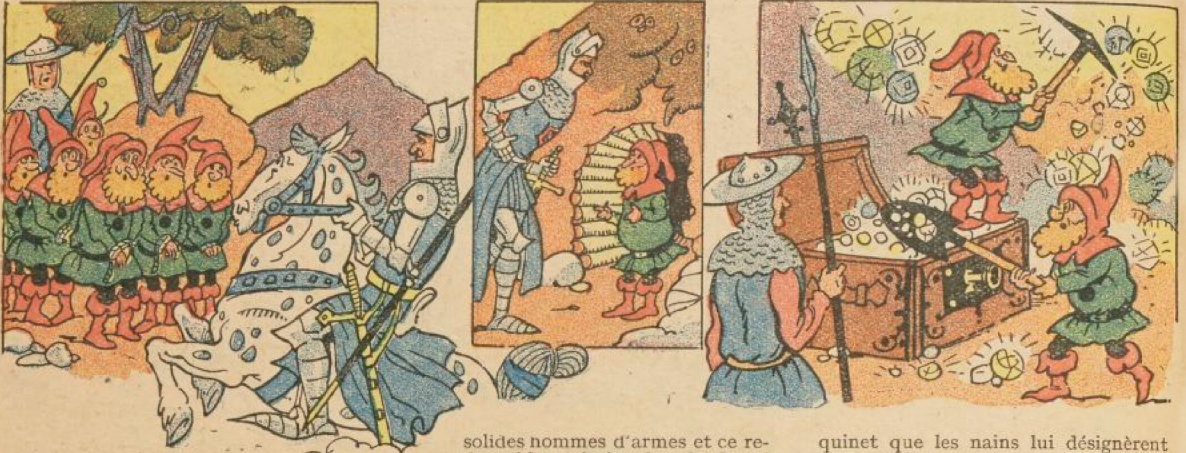
toutes les directions, pas assez vite cependant pour échapper aux soldats qui avaient ordre de les appréhender. Cette troupe venait en effet sur l'ordre de la reine, pour obliger les nains



à montrer d'où ils tiraient leurs pierres précieuses. Par la même occasion, les hommes d'armes devaient s'assurer de la personne de Blanche-Neige et la conduire en un lieu solitaire où nul

secours ne lui parviendrait. Blanche-Neige, affolée, s'était cachée derrière un gros rocher. Un soldat l'y découvrit et voulut la saisir. Sa grosse main ne rencontra que le vide : le Génie de la

Montagne venait d'intervenir en faveur de l'enfant royale et l'avait fait disparaître.



Les six nains se laissèrent ligoter sans résistance. Qu'eussent-ils pu faire, les pauvres chétifs, contre ces

solides hommes d'armes et ce redoutable capitaine dont le cheval fringant caracolait devant eux? « Montre-moi la cachette aux pierres précieuses, commanda l'officier à Bou-

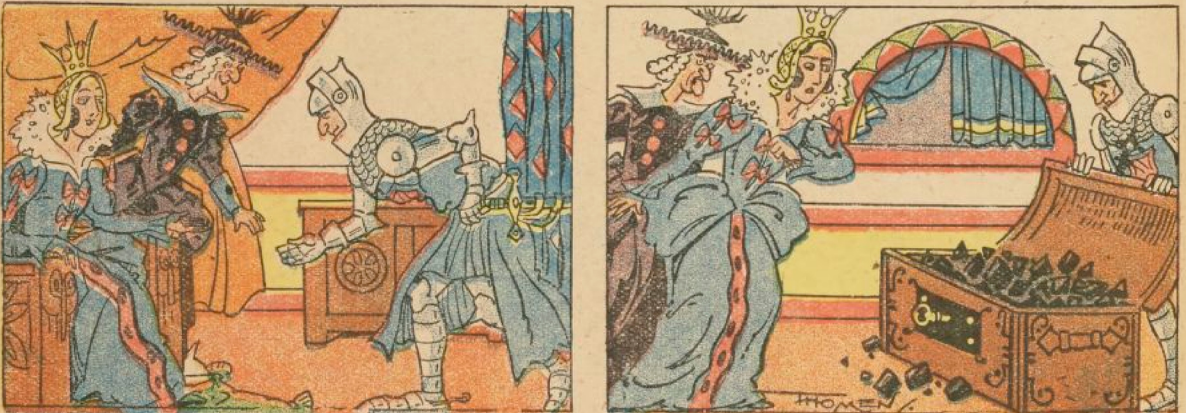
quetet que les nains lui désignèrent comme leur chef. — Suivez-moi, monseigneur », répondit le nain. Les soldats avaient apporté un grand coffre. Il fut bientôt rempli de



pierreries somptueuses qui lançaient des feux multicolores. Quand le couvercle du coffre se fut refermé sur leur éclat, le Génie de la Montagne, qui voit tout mais que nul ne peut

voir, y apposa les mains. A la nuit, après avoir vainement cherché Blanche-Neige, les hommes d'armes partirent comme ils étaient venus, mais en emportant le coffre tout alourdi

d'émeraudes, de diamants, de rubis et de saphirs, sans parler des perles qui pèsent peu, mais sont si recherchées. Et Blanche-Neige, sortant du rocher où elle avait trouvé asile, se



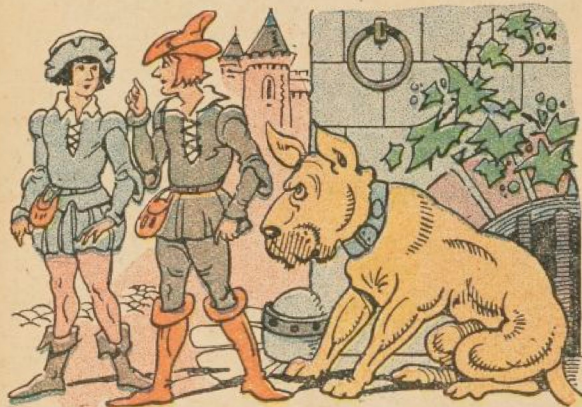
montra à ses amis. Le lendemain matin, le capitaine se présenta devant la reine. « Madame, lui dit-il, je vous apporte, dans le coffre que vous m'avez confié, des diamants moins

brillants que vos yeux et des rubis moins rouges que votre bouche. Quand Votre Majesté sera lasse de les contempler, j'irai Lui en chercher d'autres. — C'est bien, dit la reine. Qu'on

ouvre le coffre. » Le coffre fut ouvert : il ne contenait que du vil charbon ! Le Génie de la Montagne avait vengé Blanche-Neige et les nains, ses amis.



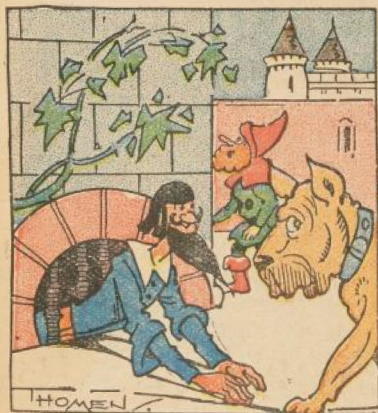
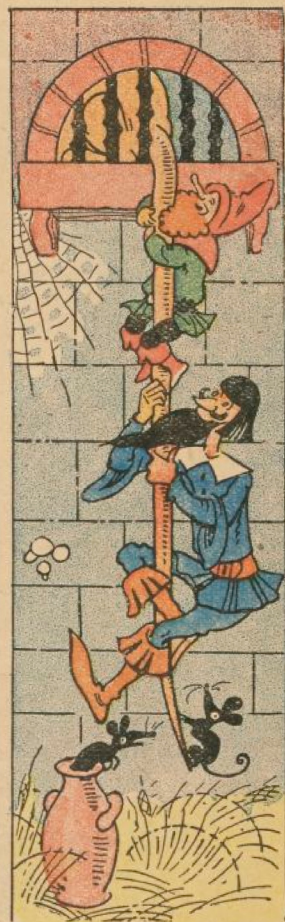
La reine entra en grande fureur quand elle constata que l'on pouvait méconnaître sa toute-puissance due à sa beauté et à sa souveraineté. Elle chargea dame Praline, son âme damnée, de donner l'ordre au bourreau de mettre



à mort le nain Bijou, le seul de ses ennemis qui fût en son pouvoir. Le bruit de cette exécution prochaine se répandit dans le palais royal comme une trainée de poudre. Le bon chien géant Mâchefer, qui pas-

sait ses journées devant le soupirail du cachot où l'on tenait en fermé son ami le nain, en percut les échos et en prit souci. Sauver Bijou devint son désir. Il fit connaître qu'il était là, laissant pendre sa

queue dans le soupirail comme une invite à s'en servir pour s'évader. Bijou et le matamore Fierabras qui partageait son cachot essayèrent en vain de l'atteindre. Enfin, après bien des efforts stériles, une favorable



puissance magique vint à leur secours en donnant à la queue du brave chien des dimensions inaccoutumées. Quand ils furent arrivés au soupirail, pas ser entre les barreaux ne fut pas bien difficile à des gens que le manque

de nourriture avait amaigris. D'un mouvement de sa bonne grosse tête, le chien géant montra à Bijou et à Fierabras qu'ils n'avaient qu'à monter sur son dos pour être transportés dans la montagne où Blanche-Neige

et les nains leur firent la réception émue que l'on devine. Et jamais le géôlier et le bourreau ne comprirent comment les prisonniers avaient pu parvenir à sortir de leur cachot souterrain.



Les nains accueillirent Fierabras tout d'abord avec un bien légitime méfiance. Ils se rappelaient que le matamore était venu peu auparavant les combattre, sur l'ordre de la vin-

dicative reine. Mais, après qu'il leur eut exprimé son repentir, ils convinrent qu'il n'était pas méchant homme au fond, malgré ses airs de bravache. Du reste, Fierabras jura

de veiller sur Blanche-Neige comme sur la prune de ses yeux et tint parole. Pendant que les nains travaillaient dans leur mine, le matamore surveillait les jeux de la fillette et



de la poupée qui lui ressemblait tant. Pauvre Blanche-Neige ! Connaîtrait-elle jamais la quiétude ? Un autre complot se tramait encore contre elle, au palais royal. Le bourreau



reçut mission d'enlever la petite princesse et d'aller l'exposer dans un lieu solitaire où elle périrait de froid et de faim, loin de ses amis les nains, loin de leurs soins. Afin de



ne pas donner l'éveil à Blanche-Neige, le bourreau se déguisa en vieux bûcheron. Ce déguisement lui permit de s'approcher de la fillette et de s'en emparer sans rencontrer de



résistance. Puis, ayant fourré Blanche-Neige dans sa hotte, le ravisseur s'empressa de prendre la fuite. Mais les nains l'avaient vu. Ils commandèrent à Fierabras de s'élancer à sa

poursuite. Celui-ci refusa d'obéir. Il souriait d'un air narquois. Mais, devant la fureur légitime des nains, il se décida à changer d'attitude. Il souleva le rideau de verdure qui fer-



maît l'entrée d'une grotte et démasqua ainsi Blanche-Neige. « Mes amis, je veillais, dit le matamore. Et la fillette qu'emporte le bourreau que j'ai bien reconnu, c'est... la poupée ! »



Furieuse de voir qu'on lui apportait une poupée d'étoffe et de son, au lieu de la fillette exécrée, la reine congédia le bourreau maladroit qui avait échoué dans sa mission. Puis

elle se rendit dans une pièce isolée du château et y prépara une pomme empoisonnée. Elle aurait l'air si appétissante que chacun désirerait en manger, mais quiconque la tou-

cherait des lèvres mourrait. Quand la pomme fut prête, la reine se teignit la figure, se déguisa en paysanne et se rendit par delà les monts chez les sept nains. Elle frappa à la porte.



Blanche-Neige passa la tête par la fenêtre et dit : « Je ne puis faire entrer personne, les sept nains me l'ont défendu. — Il importe, répondit la paysanne, je tiens à me

débarrasser de mes pommes et je vais t'en donner une. — Non, dit Blanche-Neige, je ne puis rien accepter. — As-tu peur d'être empoisonnée ? dit la vieille. Regarde, je

coupe la pomme en deux. Tu mangeras la moitié qui est rouge et moi je mangerai la moins belle. » La pomme avait été si ingénieusement préparée que l'on pouvait sans danger



manger cette dernière moitié. En voyant la paysanne en manger, Blanche-Neige, plus par politesse que par gourmandise, prit sans méfiance le morceau qu'elle lui tendit

et croqua à belles dents. Mais aussitôt elle tomba raide morte. La reine la regarda avec férocité, partit d'un grand éclat de rire et dit : « Blanche comme la neige, rouge

comme le sang, noire comme l'ébène, cette fois les nains ne pourront plus te ranimer. »



Quand, rentrée au palais, la reine se plaça devant son miroir et dit : « Miroir, petit miroir au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ? » le miroir lui répondit : « Madame

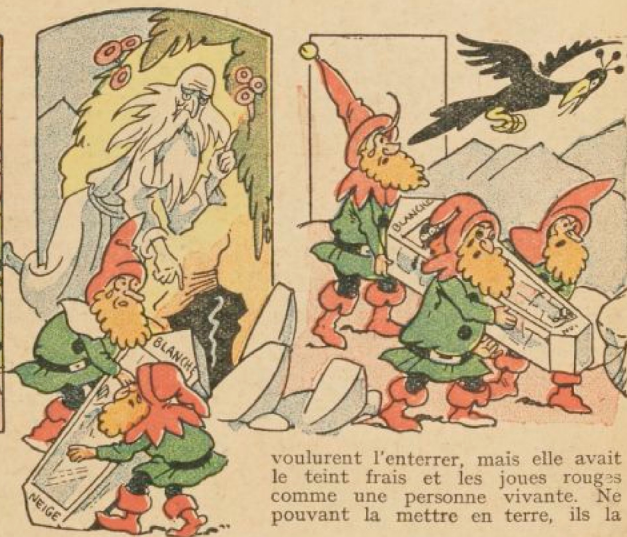


reine, vous êtes la plus belle du pays. » En rentrant, les nains trouvèrent Blanche-Neige étendue à terre. Elle ne respirait plus car elle était morte. Ils la relevèrent, cherchèrent en

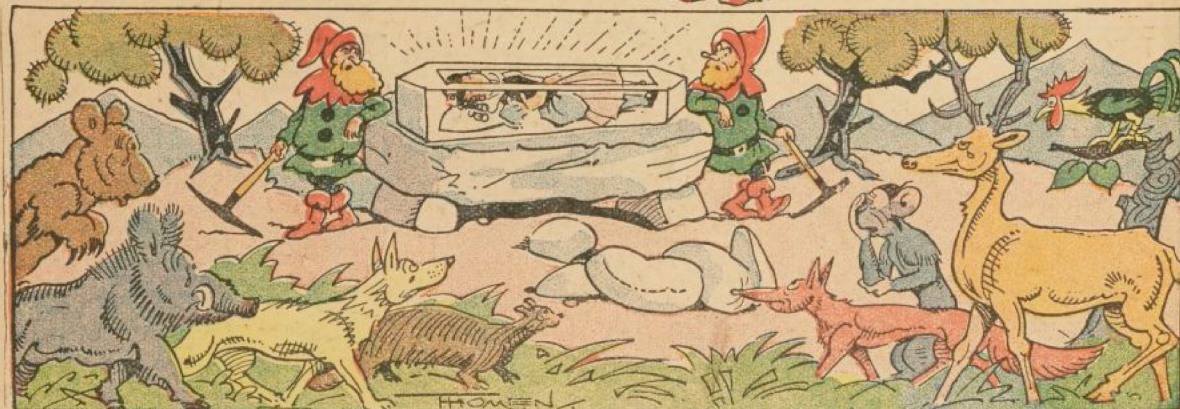
vain ce qui avait pu causer son trépas. Ils la délacèrent, la peignirent, la lavèrent, mais rien n'y fit, la pauvre enfant était morte et demeura sans vie. Alors, ils la placèrent sur



son lit, au pied duquel ils mirent un grand cierge de pure cire, don gracieux et attristé de la Reine des Abeilles. Puis ils s'assirent auprès d'elle et la pleurèrent pendant trois jours. Au bout de ce temps, ils



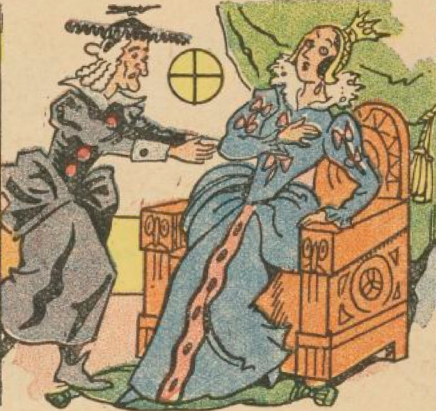
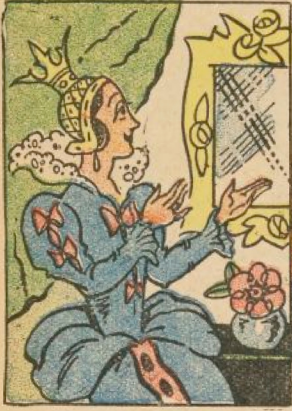
voulurent l'enterrer, mais elle avait le teint frais et les joues rouges comme une personne vivante. Ne pouvant la mettre en terre, ils la



placèrent dans un cercueil de verre que leur procura le Génie de la Montagne, leur protecteur. Dans son cercueil de verre, on pouvait voir Blanche-Neige de tous côtés. Sur ce cercueil les nains gravèrent son nom,

en lettres d'or. Puis ils l'exposèrent au faite d'une montagne voisine, et le gardèrent tour à tour. Les bêtes mêmes vinrent pleurer Blanche-Neige. La pauvre petite princesse resta longtemps dans le cercueil de

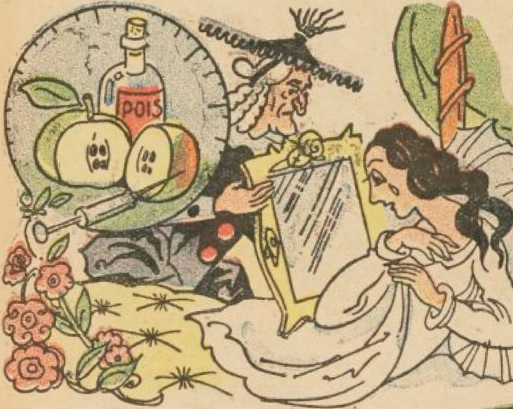
cristal sans que son teint s'altérât, elle paraissait dormir et elle était toujours blanche comme la neige, rouge comme le sang, les cheveux noirs comme de l'ébène.



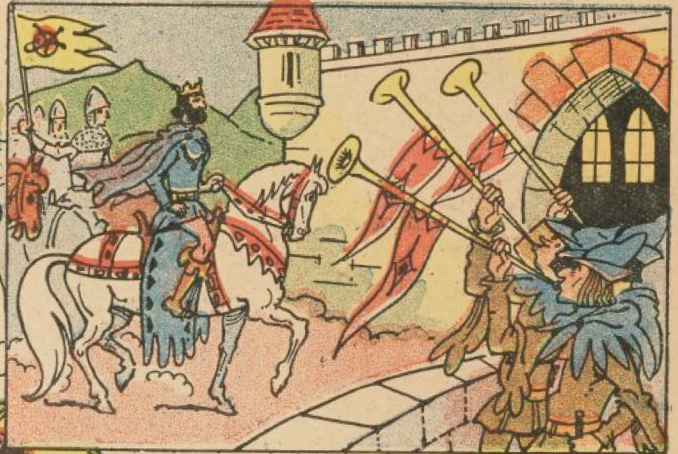
La méchante femme prenait grand plaisir à se faire répéter par le complaisant miroir : « Madame reine, vous êtes la plus belle du pays. » Mais il eût été trop injuste, qu'un aussi abominable forfait demeurât

impuni. Au moment précis où Blanche-Neige était placée dans le cercueil de cristal, la reine ressentit un malaise subit, bientôt suivi de douleurs atroces. Les médecins de la cour virent de suite que leur royale

patiente, victime d'un poison subtil, était condamnée sans remission. Le miroir, consulté une dernière fois, terni comme la beauté de la consultante, resta muet et ne refléta plus rien. Car, si bien préparée qu'eût été



la pomme empoisonnée, un peu du poison s'était répandu dans la moitié que la reine avait mangée. Et elle mourait pour avoir donné la mort.



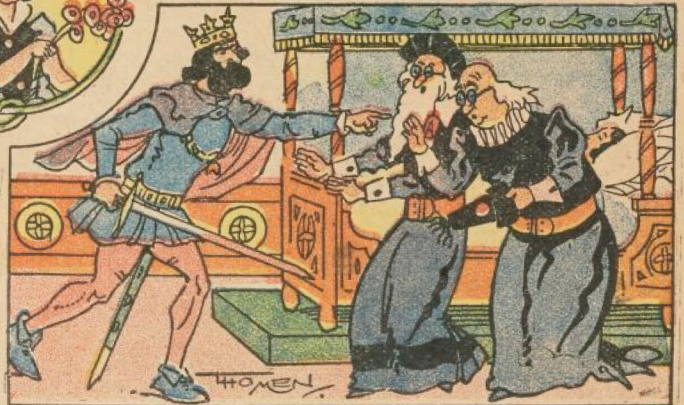
A ce moment, les trompes des hérauts d'arme annoncent le retour du roi, lequel revenait d'une expédition



lointaine en pays barbaresques. La mort prochaine de sa femme bien-aimée faillit rendre le roi fou de douleur. Mais ce sentiment se changea en un accès de juste colère quand il entendit la reine, en proie au délire, im-



plorer Blanche-Neige de lui pardonner tout le mal qu'elle lui avait fait volontairement. Ainsi le malheureux, tenu par l'absence dans l'ignorance de ces événements, connut toute l'étendue de son malheur. Il tira son épée



du fourreau et se rua vers le lit. Les médecins s'interposèrent : « Sire, dit le plus âgé, devant ce lit s'arrête la justice des hommes : la reine n'est plus ! »

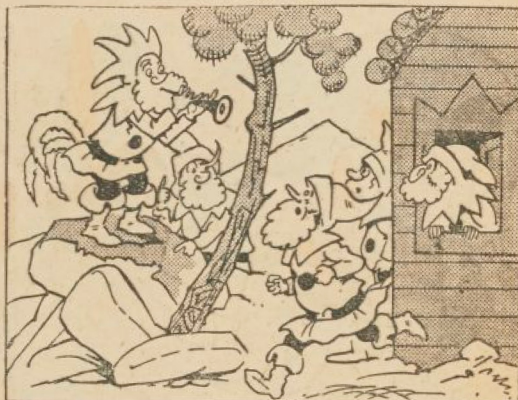


Ne pouvant plus rien contre la feue reine, le roi tourna sa colère contre dame Praline, qu'il soupçonna-t, à juste titre, d'avoir été la confidente et la complice de la défunte.

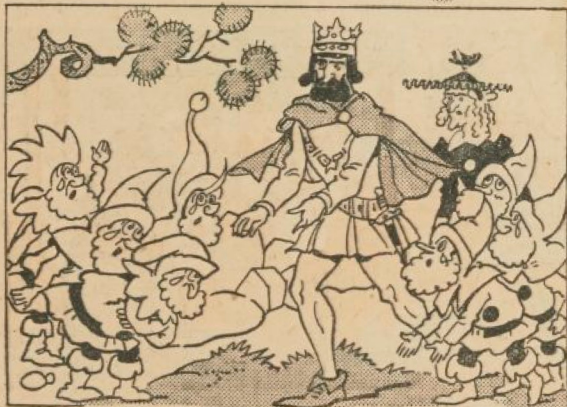
« Où est Blanche-Neige ? Où est mon enfant ? demanda-t-il. — Par delà les monts... chez les sept nains, balbutia la mégère. — Conduis-moi auprès d'elle ! » commanda le souverain. Ils partirent tous les deux, sans escorte. Quand ils passaient auprès



d'elles, les bêtes de la forêt s'inclinaient en disant : « C'est le roi de ce pays, c'est le père de notre amie Blanche-Neige. » En sortant de la forêt, ils



commencèrent de gravir les monts, guidés par le Génie de la Montagne, que le roi ne voyait pas, mais dont il sentait la présence à ses côtés. Baladin et Cocorico les virent arriver. Aussitôt d'alerter leurs



camarades pour les prévenir de cette visite inattendue. Ah ! les braves petits nains ! Quand le roi arriva au sommet de la montagne, il les vit tous les sept se prosterner devant lui. « C'est notre roi bien-aimé, disaient-ils. C'est le père de notre pauvre

petite amie Blanche-Neige. Comme il est beau ! Comme elle lui ressemblait ! — Et majestueux ! — Et si peu fier, si humain ! — Comme elle... tout comme elle ! » Et les petits hommes de mêler leurs larmes à celles du malheureux père. « Menez-moi près



d'elle, » demanda humblement le roi. Bientôt après, il était devant le cercueil de cristal où reposait son enfant et que gardait le bon chien géant Mâchefer, emblème de la fidélité et de la vigilance



Quand le pauvre roi vit sa fille sans vie, à travers le cristal du cercueil, il fondit en larmes. Est-il au monde spectacle plus douloureux

pour un cœur de père ? Et le plus puissant monarque ne doit-il pas, comme le plus humble de ses sujets, payer le cruel tribut des larmes ?



Les sept nains mélangeaient leurs pleurs aux siens. Il leur dit : « Mes braves petits amis, aidez-moi à trans-

porter jusqu'au palais royal le corps inanimé de mon enfant bien-aimée. » Les nains n'attendaient que cet



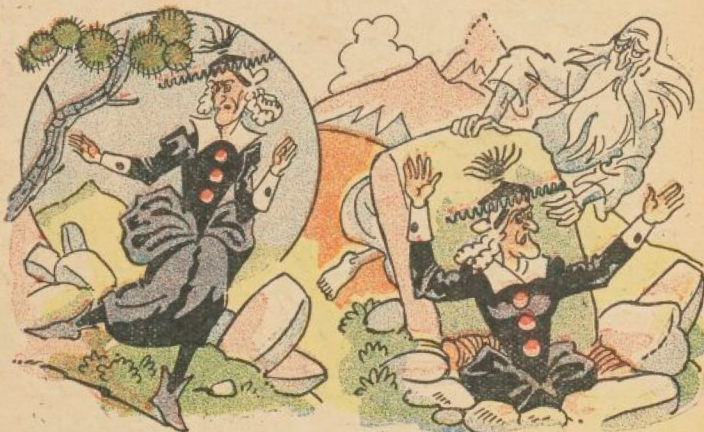
ordre pour hisser le cercueil de cristal sur leurs épaules. Il arriva que ceux-ci butèrent contre une racine d'arbre. La secousse imprimée à Blanche-Neige fit qu'elle rendit le petit morceau de pomme empoisonnée qu'elle avait avalé. Elle ouvrit aussitôt les yeux, souleva le couvercle, se redressa

et revint à la vie. « Mon Dieu ! Où suis-je ? » s'écria-t-elle. Mais elle vit son père qui la prenait dans ses bras et elle lui sourit. La miraculeuse résurrection de Blanche-Neige changea, chez ceux qui y avaient assisté, la consternation et le deuil en une allégresse folle. Les sept nains ne

crurent mieux faire, afin de manifester leur joie, que d'exécuter toute une série de cabrioles, pour le plus grand plaisir de Blanche-Neige et de son père bienheureux. Puis, à l'aide de leurs pics de mineurs, ils brisèrent en mille miettes le cercueil de cristal désormais sans objet et trop cruel souvenir.



Sur le désir du roi, son père, Blanche-Neige lui conta comment les choses s'étaient passées. Dame Praline, cachée derrière un arbre, entendit dévoiler par l'enfant la part infâme



qu'elle avait prise dans ces événements malheureux. Elle craignit, à juste titre, le ressentiment du souverain et le châtement final. Aussi s'empressa-t-elle de fuir. Mais elle

n'avait pas parcouru vingt mètres que la terre s'entr'ouvrait sous ses pas. Et jamais plus on ne la revit ni n'entendit parler d'elle. Le Génie de la Montagne l'avait fait disparaître.



Le roi ramena triomphalement sa fille dans sa capitale. Tout le peuple se porta au-devant d'elle, pour l'acclamer. Et sur tout le parcours les cris de : « Vive Blanche-Neige ! » se firent entendre. Blanche-

Neige y répondait en envoyant des baisers de ses petits menottes potelées. Car elle sentait bien que ces acclamations étaient sincères et que les sujets de son père la chérissaient doublement, à cause de ses



malheurs. De ses malheurs, il n'en fut bientôt plus question. Adultée par son père qui ne se remarqua pas pour se consacrer à elle, Blanche-Neige — blanche comme la neige, rouge comme



le sang et noire comme l'ébène — grandit en sagesse et en beauté. Sur son désir, le roi avait pris les sept nains en qualité de conseillers et n'eut pas à le regretter. D'autant



plus qu'ils étaient seuls dans le secret de la grotte aux pierres, trésor inépuisable propre à soulager toutes les misères du royaume.